



622.



August Ludwig Albrecht
Ernst Grote,
Reichsfreiherr zu Schauen

Universitäts-
und Landesbibliothek
Halle (Saale,
August-Bebel-Str. 13)

J. Cingis Jätkin
llm

d. 2. Herbst.

Mien

Acad + P. Le Jay
1771 307 J
y^e 71679

Julien, Jean Auguste
TRAPUE,
REINE
DES TOPINAMBOUX,
OU
LA MAITRESSE FEMME;
CONTE.



à GENEVE.

M. D. CC. LXXII.

TRAPPE
REINE
DES TOMMAMBOUX

LA BIBLIOTHEQUE

COPIE



GENEVE

225





TRAPUE,
REINE
DES TOPINAMBOUX,
ou
LA MAITRESSE FEMME.

CHAPITRE I.

La Mariage. Introduction.

EH, non, Monsieur, la Princesse ne le souffrira jamais, s'écria la favorite de la Reine des Topinamboux, en interrompant le premier Ministre. Eh! pourquoi faire un mari? Vous avez

A ij

des idées bien cornues, vous autres hommes, & l'expérience la plus complète ne peut vous en corriger. En vérité ce n'est pourtant pas notre faute. Daignez abandonner un instant vos grandes vûes, & reposer un peu vos yeux sur les objets qui vous environnent, je veux être déshonorée, & c'est coucher gros jeu, si depuis la dernière maison du fauxbourg de Topinambe, jusqu'à l'auguste palais de notre puissante Souveraine, vous pouvez me démontrer à quoi sert un homme, comme mari s'entend. C'est bien l'Être le plus étranger aux affaires de la femme... Tenez, le mariage est justement comme un bénéfice à simple tonsure; dès qu'on en a pris possession, on n'y rentre plus; on touche les revenus, mais fait l'office qui veut & les réparations qui peut.

S'il ne fallait que de l'esprit, reprit le premier Ministre, avec assez d'humeur pour faire éclater la Reine, &

fourire toute la Cour de ce compliment forcé, personne plus que vous, Madame, ne serait plus en état de faire fleurir le regne de notre très-puissante Reine; mais des raisons d'état d'un autre genre... Eh, voilà les grands mots! interrompit encore la favorite; *les raisons d'état*..... Quand ces Messieurs ont dit: *les raisons d'état*, il n'y a plus moyen de raisonner. Eh! qui ne les sçait pas, vos raisons d'état? Vous dites en vous-même: nous donnerons un époux à la Reine, cet époux aura le nom de Roi, il gouvernera la femme, & nous le gouvernerons à notre tour; j'ajoute seulement, une fille d'opéra gouvernera le Ministre, & la fille d'opéra sera gouvernée par un histrion, & notre véritable Maître fera un Prince dans la regle des vingt-quatre heures.

Mais, Madame, interrompit le Ministre, sçavez-vous bien que vous faites-là de bien mauvaises plaisanteries,

& que si vous continuez les vôtres, il faudra que je quitte la partie. — Prenez-y garde, qui la quitte la perd. — Ma foi, Madame, c'est trop faire de pointes, si vous prenez une décision du Conseil pour un recueil d'épigrammes. — Eh! Monsieur, pour qui me prenez-vous vous-même? — Eh bien, Madame, daignez donc à votre tour jeter les yeux sur les malheurs qui suivront le refus de Sa Majesté: dans quelle fureur ne va pas entrer le Prince des Margajats, qui a reçu la parole de notre auguste Roi de défunte mémoire? Les maux dont l'état est menacé, la guerre & les fléaux qu'elle traîne après elle, la faim, le meurtre, le viol..... C'est où je l'attends, interrompit vivement la favorite, nous ferons voir à votre Prince & à tous ses Margajats que des femmes ne sont pas aussi-tôt rendues qu'il se l'imagine, & que d'illustres Amazones autrefois *) — Eh! Madame, la mode en

*) Le royaume des Topinamboux est près du lieu-

est passée; repliqua le Ministre; les femmes ont senti qu'elles n'étoient pas faites pour la destruction du genre humain; un instant a suffi pour leur faire concevoir cette mal-adresse, & comme leur talent est de faire que les extrémités se touchent: c'est maintenant de tout le contraire qu'elles s'occupent.

La Reine Trapue qui avoit une grande conception, se douta bien qu'il y avoit quelque chose de très-plaisant dans cette réponse; mais comme elle étoit un peu trop fine pour elle, elle ne fit que sourire, sans oser éclater comme à son ordinaire; ce qui piqua un peu la favorite, sur-tout lorsqu'elle vit le grand Passe-partout de la Reine étouffer de rire, & faire rétentir le plafond des éclats de sa voix de Stentor, qu'elle appelloit une voix de

A iv

ve des Amazones, & vraisemblablement à-peu près dans le même pays où régnaient autrefois ces Héroïnes.

Centaure, parce qu'elle était fort vérifiée dans la fable. Enfin, après s'être un peu remise, votre Excellence, dit-elle au Ministre, peut être un très-grand politique, mais je lui déclare qu'il est un très-mauvais plaisant; il suffit que le goût de la Reine ne soit pas *prononcé* sur l'objet en question pour qu'on respecte ses volontés; elle est trop bonne, & si j'étais à sa place, je déclarerois criminel de lèze-Majesté quiconque oserait me parler de mariage.

Voilà qui est bien dit, s'écria le grand Passe-partout de la Reine, moi je n'entends point raison.... Nous en sommes persuadés, répondit le Ministre. Persuadés ou non, répondit le grand Passe-partout, je veux que cent millions de diables m'étranglent, ajouta-t-il poliment, parce qu'il se contenait en présence des Dames; si je..... La Reine m'entend bien, c'est à elle à en faire son profit. A cette apostrophe, la Reine répondit par

un clin d'œil, dans lequel les cour-
tisans auraient trouvé du mystere s'il
y en avait eu; mais où la favorite
vit qu'elle pouvait hardiment conti-
nuer de combattre la résolution du
premier Ministre, ce quelle résolut de
faire de la maniere qu'on le verra
dans le chapitre suivant, ou dans ceux
d'après.

CHAPITRE II.

Portraits.

Je vois bien que le lecteur est im-
patient de faire connoissance avec la
Reine des Topinamboux, son Mini-
stre, sa favorite, & plus encore de sça-
voir ce que c'est que son Passe-par-
tout. J'avais bien résolu de le lui
laisser deviner, mais il est des gens
qui ont la conception si pénible,

A v

qu'il faut bien avoir la charité de leur mettre le doigt dessus. Nous allons donc leur apprendre tout ce que nous sçavons, & même tout ce que nous ne sçavons pas, afin de ne pas déroger à l'usage immémorial établi parmi les Historiens.

Chacun sçait que la loi Salique n'est point connue chez les Topinamboux. Ce peuple qui formait autrefois une nation très-nombreuse, fut chassé du Brésil par les Portugais, & se réfugia dans une isle, à l'embouchure de la riviere de Madere. Elle se trouve réduite à une poignée d'hommes sous le nom de Topayos, & subsiste près de la riviere des Amazones. M. de la Condamine prétend qu'elle se nomme Tupinambas; mais Topinamboux, ainsi que nous l'avons toujours appelée, est incontestablement son vrai nom: car il est beaucoup plus plaissant.

Pour peu donc que l'on soit versé dans l'histoire ancienne de ce peuple,

on ſçaura que la Reine Barbue, mere de Trapue notre Héroïne, fut une des plus illuſtres Princeſſes qui ſe ſoit couchée ſur le trône des Topinamboux. Couchée? Oui couchée; c'étoit l'uſage des Reines de ce pays; c'eſt ainſi qu'elles donnaient leurs audiences: & que l'on ſe garde même de croire pour cela que ces Reines méritaffent le nom de fainéantes; car toutes les fois que l'auguſte & vénérable Barbue ſe couchait, ce n'étoit pas pour dormir.

Nous ſommes ſinguliers nous autres; parce que nous avons ouï dire que quelques-uns de nos Princes, fatigués du gouvernement, s'étoient aſſoupis ſur le trône, nous imaginons que tous ſont de même. Tout ce qui n'eſt pas taillé ſur notre patron étroit nous paroît impoſſible, ou tout au moins ridicule. Il ne faut pourtant pas juger l'immènſe Univers comme une piece d'étoffe, par le petit

échantillon que nous en avons sous les yeux. Quoi qu'il en soit, Barbe & sa fille ne dormaient gueres que quand elles étaient seules; & la preuve qu'on en peut donner, est le témoignage réuni de plusieurs Historiens critiques de ce temps, qui leur donnent le glorieux surnom d'éveillées.

Parmi plusieurs ties que Trapue avait conservés de sa mere, elle tenait sur-tout singulièrement à l'habitude de ne se point marier, usage que l'on ne doit pas regarder comme un abus dans un pays situé sur la riviere des Amazones, mais qui avait entraîné tant de difficultés pour l'ordre des successions, que les Etats assemblés avaient délibéré que le Prince des Margajats ferait le premier homme qui entrerait dans la Maison regnante. Le Ministre, lassé de ne pouvoir établir aucune autorité solide sur deux têtes comme celle de la Reine & de sa favorite, avait approu-

vé cette résolution, mais il n'avait encore pu les y faire consentir, & c'était le sujet des troubles qui agitaient cette cour. Elle était, comme beaucoup d'autres, composée d'envieux & de flatteurs, d'ambitieux & de victimes, d'espions & de..... Aste-là; il est tout plein de gens qu'il ne faut pas nommer par leurs noms, & puis on croirait que nous en voulons à quelqu'un, & je souhaite que mon lecteur ne m'en veuille pas davantage, après avoir lu ce badinage; il me suffira donc d'esquisser les traits principaux de quelques-uns de mes personnages, & j'aurais même pu m'en dispenser pour raisons que je sçais, mais on ne voudrait pas m'en croire.

La Reine des Topinamboux, âgée de vingt-deux ans, était une petite femme de quatre pieds & demi de haut sur trois & demi de large, je veux dire de diamètre, ce qui fait en tout pays une très-belle proportion. Elle était très-grasse, très-brune &

A vij

très-ferme; elle avait les cheveux crépus, l'ame sensible, la peau rude & le caractère doux; ses deux prunelles, car c'est tout ce que l'on voyait à travers ses longues paupieres, étaient si brillantes, que l'on s'y ferait aisément miré, si elles n'eussent tourné sans cesse avec une vivacité incroyable. On prétend cependant qu'elle les tenait fixes quelquefois; dans quelles circonstances? c'est ce que le lecteur prendra la peine de deviner, parce que je crois avoir quelque raison de ne le lui pas dire. Enfin, c'était une femme à *sentimens*. Au reste, personne n'accusait cette puissante Princesse de faire la petite bouche, & si elle avait de la répugnance pour prendre un mari, ce n'était pas non plus dans la crainte qu'il voulût la mener par le nez. Il est vrai qu'elle ne voyait gueres plus loin que le sien qui était très-court; mais pour oublier le passé, & jouir du présent sans s'inquiéter de l'avenir, c'était la

premiere femme de son royaume. Elle avait peu d'esprit, ce dont elle ne se souciait gueres; mais elle prétendait avoir beaucoup de gayeté, quoiqu'elle baillât sans cesse; & cependant elle ne raisonnait jamais, mais à chaque mot que l'on disait, elle ricanaient si stupidement, que l'on n'avoit jamais pu décider lequel était le plus triste, de ses bâillemens ou de ses éclats de rire, ce qui toutefois n'empêchait pas ses courtisans, & surtout sa favorite, de se croire d'excellens plaisans, & par-tant les rendait aussi ennuyeux que leur Reine.

La favorite était une grande femme qui semblait être venue au monde à travers une filiere. Tout son individu était si parfaitement uni, soit par devant, soit par derriere, qu'on n'y pouvait rien remarquer qui valût la peine d'être cité, si ce n'est un nez très-énorme, semblable à un éteignoir, sur lequel on aurait marché, & par lequel on aurait pu aisé-

meht l'accrocher par-tout comme une canne à bec de corbin; cela lui donnait, à ce qu'elle prétendait, un air singulièrement noble. Son maintien était roide, son esprit gauche, & la multiplicité de ses goûts, sans être absolument *prononcés*, livrait tour à tour son existence aux impressions tantôt *morales*, tantôt *physiques*. Au surplus, ce caractère amphibie qui la rendait propre à tout, lui avait obtenu au plus haut degré la confiance de la Reine & l'amitié du grand Pas-se-partout, parce qu'elle était la seule qui ne se fût jamais moquée de cet illustre Parvenu, dont tous les courtisans riaient sans cesse & qui seul avait le secret d'empêcher la Reine de rire.

Le moyen dont la fortune s'était servi pour élever ce courtisan à la plus grande faveur était bien singulier; ce n'était ni par la plume, ni par l'épée qu'il avait fait son chemin, c'était par la toupie. — Oui, Messieurs,

par la toupie: & ceux qui ne voudront pas me croire, ne m'en donneront pas pour cela une meilleure opinion d'eux.

Admirez comme le hafard amene les plus grands évènements par les plus petites caufes, & ce qui forme les plus illuftres deftinées.

Il n'y a perfonne qui ne fçache ou ne doive fçavoir, que de tous les hommes, les Princes font ceux de qui les momens s'écoulent avec le moins de rapidité, & que les plaifirs, même les plus vifs, femblent prendre entre leurs mains une teinte d'ennui qui les leur rend infipides.

Trapue étoit à cet égard comme tous les autres. Ce n'étoit pas, fi nous en croyons les Hiftoriens, qu'elle eût à fe reprocher de n'avoir point tâté de tout, avant que d'accufer les Dieux d'avoir joué à ceux qui font les plus grands rôles fur la terre, le mauvais tour de ne leur faire trouver de goût à rien.

Réduite à ne sçavoir plus qu'esfayer, pour se délivrer de cet assoupissement cruel de toutes les facultés de son ame, elle était la Princesse de son siecle qui bâillait le plus & le plus continûment, à moins, comme nous l'avons dit, qu'elle n'éclatât de rire, ce qui ne prouvait point du tout la satisfaction de son ame. *Que n'aimait-elle; dira quelqu'un; Si l'amour n'amuse pas toujours, du moins occupe-t-il.* Oui, aimer! Vous verrez qu'on aime quand on veut, & que d'ailleurs, avec la prudence qu'on lui connoissait, elle en étoit à se chercher ce remede? *Eh bien?* Elle n'y avoit pas trouvé le mot pour rire; & vingt de ses courtisans au moins en avoient été disgraciés, comme s'il y eut eu de leur faute.

Il est vrai qu'en général les gens du caractère de Trappe ont le malheur de s'ennuyer de tout; aussi ils ne s'affligent de rien; & peut-être y a-t-il plus à gagner qu'à perdre à être un peu

bête: mais revenons à Trapue, car il n'est pas, quoi qu'en disent les Auteurs, aussi vrai que les digressions ornent un ouvrage, qu'il est prouvé qu'elles l'allongent.

Nous avons laissé la Reine ne pensant point, & ne s'en amusant pourtant pas davantage; mais nous allons voir que le hasard nous sert quelquefois mieux que nos réflexions. Cette auguste Princesse prenait un jour l'air à une de ses fenêtres, non qu'il fit chaud, mais parce qu'il faisait froid; elle n'y bâillait pas moins, que si elle eût été dans sa chambre, quoique la grande cour de son palais fût remplie de gens qui jouoient à la toupie. *La belle raison pour qu'elle ne bâillât pas!* La remarque est juste: c'est nous qui sommes dans notre tort; je n'avais pas dit qu'à force de revenir sur ce qui l'avait amusée pendant son enfance, elle s'était souvenue que la toupie avait été de tous les jeux où elle perdait son temps, le

jeu où elle aimait le plus à le perdre; qu'elle l'avait dit, & que cette déclaration de son ancien goût avait suffi pour donner à la toupie une vogue universelle. Trop paresseuse pour y jouer elle-même, Trapue se divertissait du moins à y voir jouer.

Trois fois la semaine, ses sujets étaient donc tenus de venir faire preuve devant elle de l'expérience qu'ils y avaient acquise; expérience au reste qui ne demeurait jamais sans récompense, puisque, persuadée que qui peut le moins, peut le plus, c'était parmi ceux qui s'y distinguaient davantage qu'elle prenait & ses Ministres & ses Généraux. Et qu'on dise après que le mérite ne fut jamais bon à rien! Aussi, les gens en place avaient-ils grand soin d'exiler ceux qui pouvaient les éclipser dans un exercice auquel ils devoient toute leur fortune.

Etre bon joueur de toupie à la cour de Trapue, était une aussi bonne rai-

son d'exciter la jalousie, que le pourraient être ailleurs l'esprit, le courage, enfin tous ces dons de la nature, dont tous les hommes se croient toujours doués de préférence aux autres, & qu'ils n'en persécutent pas moins partout où ils les trouvent.

Entre ceux qui, le jour dont nous avons parlé, faisaient preuve devant la Reine de leur expérience dans le jeu de la toupie, elle en remarqua un qui les sçavait faire tourner avec tant d'art & d'adresse, que toutes celles de ses rivaux étaient sur le côté, bien long-temps avant que la sienne annonçât qu'elle allait finir.

La Reine aimait naturellement les choses qui ne finissent point: son goût pour l'opéra en est une preuve. Le fameux joueur de toupie était d'ailleurs jeune, beau, & au surplus taillé comme un Hercule.

On entend si souvent dire que cela ne fait rien, qu'on est quelquefois surpris que cela fasse tout. La Rei-

ne le fit donc venir & l'interrogea. Par le plus grand bonheur du monde, tant pour elle que pour lui, il se trouva qu'il réunissait à toutes ses autres facultés, l'avantage de n'avoir pas le sens-commun. Il n'y a que trop de femmes auprès de qui, si ce n'est pas le premier de tous les mérites, c'en est toujours un très-grand: soit qu'elles jouissent avec un sot du plaisir de n'être jamais éclipsées, soit qu'elles imaginent que la nature qui, dit-on, ne nous prive jamais d'une chose sans nous en dédommager par une autre, donne à ces gens-là en folie, ce qu'elle leur a refusé en brillant.

*Nous ne sçavons, comme on dit, rien de rien; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que non seulement elle l'admit & tout de suite dans sa plus intime familiarité, mais que quelques jours après elle le déclara grand *Passé-partout*, place importante, & dont le titre nous force à croire qu'il n'y avoit*

point d'entrées qu'elle ne donnât chez la Reine; & qui lui convenait d'autant mieux, qu'il possédait déjà celle de grand Serrurier de la couronne, ce qui remettait entre ses mains tous les secrets de la cour.

Trapue était reconnoissante; elle voulut s'occuper de la fortune de celui qui s'occupait sans relâche de son service, elle résolut de créer en sa faveur une charge nouvelle, qui lui donnât les grandes & les petites entrées de son palais. Elle le fit son grand *Passé-partout*, & dans une cérémonie solennelle, elle attacha de sa propre main à une boutonniere du nouveau favori le symbole de son office. Cette mode fut bientôt suivie par toutes les Princesses; elle passa même en Europe. Quelques Princes, qui voulurent aussi avoir leurs grands *Passé-partout*, comme les femmes, ne firent que le changer de boutonniere, ce qui ne fait pas une différence si considérable qu'on se l'imagine.

CHAPITRE III.

*Suite du précédent, & commencement
de celui qui lui succede.*

Tout passe; on murmura d'abord, & l'on s'y fit ensuite. Ce qui avait été l'objet du ridicule, devint une fureur de mode, & ce qui avait excité le mépris des courtisans devint bientôt l'objet de leur envie: il n'y en eut pas un qui n'espérât faire sa fortune par le même moyen.

Les femmes de leur côté approuverent beaucoup cet usage; celles de la cour en donnerent l'exemple à celles de la ville, & de proche en proche il s'introduisit par-tout au point qu'il devint un besoin, & qu'une femme était d'une humeur insoutenable toute
la

la journée, quand elle n'avait pas pris ce petit exercice le matin.

C'était en cet état qu'était la cour de la Reine Trapue, lorsque son Ministre s'avisa de lui proposer le mariage d'un Prince Margajat. Jugez l'effet que cela pouvait produire. A propos du Ministre, je me rappelle que j'avais aussi promis son portrait & je l'ai oublié: il sera bientôt fait; un trait suffira. C'était un honnête homme.: un honnête homme; oui, c'était un Ministre honnête homme, un Sully, un Oxenliern, un Colbert, un

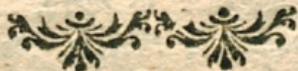
Mon livre ne ferait qu'une liste si je voulais tous les nommer. Il y a toujours eu des honnêtes gens, il y en a encore. Je sçais bien que le nombre n'en est pas considérable; mais le nombre de ceux qui y croient est plus petit encore, & voilà le mal.

Quoi qu'il en soit, il est à supposer que le premier Ministre, très-hon-

nète d'ailleurs, dont les intentions étaient droites en parlant de mariage, s'y était pris très-mal-adroitement. On prétend même que la favorite, toujours assez revêche pour tout ce qui n'était pas la Reine ou le grand Passe-partout, avait pris moins de plaisir ce jour-là au jeu de la toupie, & c'est sans doute ce qui la rendit si récalcitrante aux propositions du premier Ministre. Comme elle craignait que la Reine ne se laissât vaincre à la fin par les sollicitations, elle résolut de faire une diversion utile, & s'adressant à Trapue: Puissante Princesse, lui dit-elle, l'histoire est, dit-on, la leçon des Rois; si votre joyeuse Majesté veut me le permettre, je lui ferai la lecture d'un manuscrit que je tiens de ma mere, qui, comme chacun le sçait, se piquait de bel-esprit avec quelque raison; j'espère que cette lecture sera plus que suffisante, pour prouver au premier Ministre que les peu-

les peuvent être heureux & respectés sous le gouvernement d'une femme.

La Reine ayant accepté cette proposition, la favorite sortit pour aller chercher son manuscrit & après avoir pris un verre d'eau & de fleur d'orange, elle plaça deux bougies sur une table qui était auprès d'elle, & lut avec toutes les inflexions qui peuvent faire valoir un ouvrage, ce que l'on va lire, si l'on veut, dans le chapitre suivant.



CHAPITRE IV.

La Félicie.

Il y a bien long-temps, bien long-temps, que dans un pays bien loin, il y avait un Roi qui n'était occupé qu'à rendre heureux ses sujets, &, ce qui paraît plus étonnant encore, ses sujets ne le rendaient jamais responsable des maux qui affligent la pauvre humanité. De ce concours mutuel de l'amour du Monarque & de la confiance des peuples, il résultait un état aussi heureux qu'il est possible d'en trouver sur la terre. Aussi ce pays s'appellait-il *Félicie*, les peuples, *Féliciens*, & leur Souverain, *Félix*; la Reine avait le titre précieux de *Félicissime*, parce qu'elle réunissait le double avantage de faire le bonheur des peuples & celui du Monarque qui les gouvernait.

Cette auguste famille, & le pays sur lequel elle régnaît, n'a sans doute pas subsisté long-temps: car c'est le sort des choses heureuses de n'avoir qu'une courte durée; le malheur seul se perpétue. Les Feliciens ne sont pas plus connus aujourd'hui que s'ils n'eussent jamais existé & les Historiens n'ont pas daigné nous conserver des annales qu'ils ont craint que l'on ne prît pour des fables; la Felicie est disparue de dessus les cartes, & ses habitans de dessus le globe; heureusement ce manuscrit précieux nous est demeuré.

La filiation par laquelle il est parvenu jusqu'à nous n'est pas aussi claire que les antiquaires prétendent le prouver, lut la favorite dans une note qui se trouvait à la marge, & à laquelle elle n'avait sans doute pas encore fait attention; tout ce que l'on peut conjecturer de plus vraisemblable, c'est, continua-t-elle, que cet ou-

vrage fut composé par un Historien impartial de ces temps éloignés. Ce sage, sans doute retiré de la Cour, le laissa en mourant à quelqu'un de ses enfans: car les sages se mariaient alors, parce qu'ils trouvaient des femmes qui ne leur faisaient point perdre ce titre.

Cette réflexion ayant fait faire une petite grimace de mépris à la favorite, elle voulut abrégér ce détail, mais le premier Ministre qui aimait les notes dans l'histoire, la pria de ne rien omettre, à moins que ces détails ne déplussent à Sa Majesté. La Reine ayant fait signe qu'ils lui étaient absolument indifférentes, la favorite poursuivit la lecture de la note qui fut reprise d'abord un peu en marmotant.

Ce sage donc avait beaucoup recommandé ce manuscrit à l'un de ses enfans; mais celui-ci, plus encore occupé de l'étude des sciences & de la philosophie, vit ses biens diminuer à mesure que ses lumieres s'étendi-

rent, & ayant négligé le cours de les affaires pour suivre celui des astres, il mourut en laissant sa famille dans un grand embarras.

Des Derviches, profitant de la circonstance, intentèrent un procès à ces orphelins, qui le perdirent avec la plus grande facilité, & virent passer le peu qui leur restait de bien avec le précieux manuscrit, entre les mains qui les dépouillaient. Comme cet article n'était pas celui dont ils faisaient le plus de cas, ils le reléguèrent dans leur bibliothèque, ou resté pendant plusieurs siècles sur une planche des plus élevées, il fut tiré de la poussière par un sçavant qui n'y comprit rien, mais qui en parla avec un grand éloge, comme d'une chose extrêmement précieuse, à un financier qui le protégeait; le financier voulut l'avoir à quelque prix que ce fût, & l'ayant acheté fort cher, il le fit relier magnifiquement, non pour le lire, mais

pour le montrer avec emphase à ceux qui venaient voir sa bibliotheque.

Le financier étant mort presque subitement d'une indigestion, ses collatéraux quitterent leur bêche & fermerent leur boutique pour venir chercher, les uns à pied, les autres par le coche, la succession de leur oncle. Comme ils faisaient très-peu de cas de son cabinet, le tout fut vendu à l'encan, & le manuscrit, qui avait une très-grande réputation, quoiqu'il n'eut jamais été lu par personne, fut acheté le prix d'un domaine considérable pour la bibliothèque d'un Ministre, qui avait donné ordre de payer jusqu'à un million s'il étoit nécessaire; mais ce Ministre à qui l'argent coûtait si peu, ayant quelque temps après été accusé & convaincu de concussions, il fut relégué dans une isle déserte, & ses biens ayant été distribués au peuple, le sort du manuscrit est demeuré inconnu, jusqu'à ce que longtemps après il se soit trouvé, on ne

ſçait comment, chez un payſan, qui plutôt que d'aller au cabaret, ſ'amuſait tous les dimanches à en lire quelques chapitres à ſa famille, qui l'écoutait avec une attention avide & ſans respirer. Lorsque ce bon homme eut relu pluſieurs fois ſon gros livre, il le crut digne d'être préſenté à la Dame de ſon village, qui paſſoit pour très-ſçavante.

Cette Dame, ajouta la favorite, en ſ'interrompant avec affection, étoit ma mere, & je ſouhaiterais qu'en me laiſſant cet ouvrage précieux, elle m'eût transmises les connoiſſances qui lui en faiſaient ſentir le prix. Comme perſonne n'ajouta pas un mot à cette modeste obſervation, la favorite allait continuer avec un peu d'humeur, lorsque le grand Paſſe-partout étendit ſes bras & ouvrit la bouche, de maniere à faire croire qu'il les allongeait de moitié plus qu'ils n'avaient coutume de l'être. La Reine attentive à ſes moindres

dres mouvemens, pria de remettre la lecture au lendemain, en disant que cela promettait le plus grand intérêt. Elle ne put cependant achever cette phrase obligeante sans mettre sa main sur sa bouche, pour dérober à sa chere favorite un énorme bâillement qu'il lui fut impossible de retenir. Soit par complaisance, soit par contagion, le Ministre suivit bientôt l'exemple de la Reine, & fut imité par toute l'assemblée, jusqu'à la favorite elle-même qui ne put résister à l'exemple. Jamais on n'avait vu tant de machoires s'ouvrir & de bras s'étendre; il semblaient que la Reine & toute sa Cour vinssent d'être désenchantées, & sortir d'un sommeil de mille ans. Chacun cependant s'écriait, en deux tems à la vérité, cela est char... mant! Et la favorite se promit bien de sauter à l'avenir par dessus toutes les notes, les réflexions, les discussions, les généalogies, toutes les autres rocamboles dont les Historiens se ser-

vent pour allonger leur récit, & qui ne font qu'abrégéer la patience du lecteur. Elle eut donc la précaution de rayer avec un crayon toutes les choses qu'elle voulait supprimer à la lecture; & cette prudente opération est sans doute la cause de toutes les lacunes qui se trouveront dans le courant de cette Histoire, qui paroîtra souvent un peu brusquée à ceux qui aiment les détails. Quoi qu'il en soit, la favorite reprit le lendemain sa lecture, à laquelle le grand Passe-partout ne se trouva point d'abord.

CHAPITRE V.

La Précaution inutile.

Au bout de deux cens soixante & onze jours de mariage, la Reine de Félicie étant accouchée de trois en-

fans mâles. Ah! voici qui devient plus intéressant, interrompit la Reine, je l'avais bien prévu; mais poursuivez, votre Roi Félix m'intéresse, on ne peut davantage; je voudrais qu'on l'appellât Phénix, il le mérite bien. L'observation de votre puissante Majesté est très-judicieuse, continua la favorite; ce Prince d'un rare mérite est plus que jamais digne de votre auguste attention.

Les réjouissances publiques furent bientôt changées en un deuil universel. Les Philosophes, qui commençaient à décider des affaires d'état, prétendirent qu'une bonne mere devait indispensablement allaiter ses enfans, quand même elle n'aurait point de lait. La Reine, d'après cette décision, aussi tendre mere que féconde épouse, voulut absolument nourrir toute sa portée, & prétendit donner à tetter à ses trois enfans, quoique la nature ne lui eût donné que deux mamelles.

La nature ne se trompe jamais, s'écriaient les Philosophes, elle ne donne point à une femelle plus de petits qu'elle n'en peut nourrir, c'est l'outrager que de vouloir l'aider dans ses opérations, la corriger c'est la détruire. Cet arbre au lieu de s'élever dans les airs, se noue & ne produit qu'un avorton rabougri, des branches parasites dévorent sa sève, des rejettons inutiles l'interceptent au pied & l'empêchent de circuler, privé de nourriture il se dessèche dans le cœur, il se creuse, la pluie qui séjourne dans ses cavités acheve de le détruire, il tombe en poussière en peu d'années, sans avoir produit le moindre fruit, sans avoir donné le moindre ombre, c'étoit le vœu de la nature, on doit le respecter; cette plante faible rampe sur la terre, elle y pourrit avant que d'y mûrir. Gardez-vous de lui offrir un appui qui soutenant sa débilité l'expose de tous côtés aux

douces impressions de l'air qui la pénétre & du soleil qui la vivifie; ce terrain aride languit & ne produit que quelques herbes, dont le germe se fanne en même-tems qu'il vient d'éclorre. Une heureuse industrie y conduit mille canaux qui désaltèrent ces sables brûlans, l'herbe touffue couvre déjà les cailloux, par vos soins vous recueillez bientôt une ample moisson dans ce lieu désert, vous vous applaudissez du succès de vos travaux, tandis que vous devriez rougir d'avoir changé les loix de la nature, vous avez outragé cette infallible Divinité. Mais vous l'insultez bien plus encore, lorsque l'humanité vous engage à chercher les moyens de procurer la subsistance d'un malheureux enfant nouveau né qui languit sur le sein desséché d'une mere faible & débile: plutôt que de lui donner une nourriture étrangere, laissez-le périr de faim sur sa mere épuisée qui ne pourra lui survivre long-tems; vous enfermez

l'un & l'autre dans le même tombeau, mais vous aurez respecté les loix primitives de la nature, & suivi les principes sacrés établis dans tous les Romans Systématiques qui sont à la mode.

La Philosophie a ses Fanatiques comme la Religion. La pauvre Reine des Féliciens en fut la victime & mourut dans un marasme affreux au grand regret des peuples & de son époux, mais à la grande édification des Philosophes modernes.

Ses trois fils devenus étiques avaient à peine assez de force pour succher le sein nourricier qui leur fut présenté, les principes de la vie avaient été altérés dans le moment même où ils l'avaient reçue, deux périrent l'un après l'autre, & trois fois le Roi Félix éprouva successivement toutes les douleurs d'un pere & d'un époux qui se voit enlever ce qu'il a de plus cher.

La plus belle espérance du Trône était prête à s'éclipser comme une ombre, le ciel voulut la conserver dans un faible rejetton, dont la débile existence était plus propre à entretenir les allarmes du Roi, qu'à le consoler de ses pertes.

Dans des peines si vives, dans des regrets si légitimes, le bon Roi Félix avait trouvé peu de consolation, il avait rejeté celles des courtisans qui étaient arides, celles des philosophes qui lui parurent inhumaines, aucune ne pouvait aller jusqu'à son cœur navré; tel qu'un malade qui rejette tous les remèdes superflus qui lui répugnent.

Il avait lu dans un ancien Sage que le sentiment est le seul médecin de l'ame, il éprouva bien-tôt la vérité de ce précieux axiome; il se plaît à s'entretenir de sa chère Félicissima avec une de ses filles d'honneur qu'elle avait le plus honorée de sa confiance; personne n'était plus pro-

pre que cette jeune personne à calmer les peines d'un cœur souffrant, le charme seul de sa présence, la douceur de sa voix, la tendresse de ses regards, portaient un beaume salutaire dans tous les sens, ses moindres paroles touchaient l'ame, elle eut bientôt toute la confiance du Monarque, & c'est la confiance qu'on inspire qui fait valoir les conseils qu'on donne, c'est en parlant au cœur qu'on se fait entendre à l'esprit.

L'intéressante Docina s'était déjà rendue maîtresse de l'un & de l'autre sans avoir rien fait pour les obtenir; tandis qu'elle entretenait Félix des perfections de sa maîtresse & des regrets qu'elle ressentait d'une si grande perte, ce Prince se surprenait dans des distractions dont il ne pouvait concevoir la cause, & n'avait jamais pour répondre à ces éloges que des choses relatives à celle qui les faisait, il trouvait toujours le moyen de les faire retourner d'où ils venaient.

Félix n'avait guere que quarante ans, il serait encore resté beaucoup de tems à pleurer la défunte Reine, s'il l'eût pleurée toute sa vie comme il l'avait cru d'abord; Docina d'ailleurs montrait tant d'amitié pour son fils, en prenait tant de soin, qu'il crut qu'il n'avait rien de mieux à faire que de lui confier cet unique & précieux dépôt.

Docina quoiqu'âgée d'à peine vingt ans, était la prudence même; elle voyait le jeune Prince si débile, sa santé si faible, l'espérance du trône si chancelante, qu'elle songea que l'intérêt de l'Etat avait besoin d'un autre appui; elle s'en ouvrit au Roi à qui la même idée était venue: ce Prince qui parmi toutes les qualités qui le distinguaient, mettait la justice avant toutes choses, répondit à Docina qu'il approuvait cette idée à condition que celle qui avait formé un projet si sage le mettrait elle-même à exécution. La fille d'honneur s'en défendit autant

qu'elle le pût; mais le fond de son caractère était la douceur même, & cédant aux raisons d'Etat elle se dévoua généreusement au bien de la patrie; elle ne fut pas longtems à s'apercevoir que le succès répondait au projet qu'elle avait conçu, & le Roi, dans les transports de sa joie, qu'il ne put contenir, déclara publiquement ce que toute la Cour soupçonnait de puis long-tems.

Les courtisans ne manquèrent pas d'applaudir par bassesse & les femmes de fulminer par envie. Il n'y en eut pas une qui ne vomît mille injures contre celle que dans son cœur elle aurait voulu remplacer. Enfin les murmures s'appaisèrent, celles qui s'étaient éloignées par dépit, revinrent par ennui.

La jeune Docina vit avec son Souverain tout le Royaume à ses pieds; cependant sa conduite justifiait toujours le choix du Monarque. Le gage de son amour qu'elle portait dans

son sein ne diminuait point les soins qu'elle prodiguait à celui de sa confiance qu'elle tenait sans cesse dans ses bras; & tout le mal qu'on avait dit d'abord de sa prévoyance se réduisait à être appelée la précaution inutile. Elle le fut en effet, la gouvernante n'accoucha que d'une fille, & resta toujours la gouvernante de l'héritier du Roi, car c'était une loi invariable en Felicie, qu'une Favorite ne pouvait devenir Reine qu'en donnant un enfant mâle à l'Empire.

Félix qui respectait les loix quoiqu'il en fut le dépositaire, se soumit à cet usage rigoureux, & tout ce qu'il put faire fut d'offrir la revanche à sa chère Docina, il l'assura même qu'en cas qu'elle perdît encore cette partie, il lui donnerait le tout & le tout du tout, jusqu'à ce qu'elle eût gagné la moitié de son Trône; mais Docina fit bien voir que l'intérêt de l'Etat avait seul animé son zele; & refusa

Poffre généreuse du Monarque avec une générosité plus rare encore.

La Favorite qui s'apperçut que la Reine & par conséquent toute l'assemblée prenait plus de plaisir à son récit que la veille, s'interrompt pour demander à Trapue si elle ne commençait pas à sentir quelque intérêt pour son héroïne; toute la Cour qui avait fait la même observation que la Favorite, s'écria que l'ouvrage était *charmant, délicieux*, & le caractère de Docina *incroyable*, & moi je vous déclare, dit la Reine, après toutes les exclamations, que je tiens pour le Roi Félix, c'est un Prince adorable; quelle tendresse! quels procédés! il me touche jusqu'à l'ame, & aussi-tôt toute l'assemblée s'écria: *vive le Roi Felix*, c'est un Héros comme on n'en voit point, Hercule, Thésée, Maurice, Marc-Antoine même n'étaient que des freluquets auprès de lui. Que les hommes devaient être heureux sous un pareil Monarque! & les femmes?

ajouta encore Trapue, qui ne pouvait se lasser de vanter son Héros? Alors tous les courtisans partirent d'un battement de mains universel, & la favorite ayant observé qu'il était bien flatteur pour un Ecrivain d'être lu devant une Reine capable de sentir & de relever toutes les beautés de son ouvrage, remit au lendemain d'en continuer la lecture, afin de ne point distraire les réflexions de la Reine, qui s'était retirée dans son boudoir où elle fit appeller son grand Passe-partout pour lui faire part de ses observations.

CHAPITRE VI.

Conduite de la Gouvernante.

Docina, reprit le lendemain la favorite, ne s'occupait donc que du soin qu'elle donnait aux deux enfans du Roi, sans préférence & sans di-

inction; livrée toute entière à leur éducation, elle ne prenait aucune part aux affaires: & si quelquefois elle employait le crédit que sa tendresse & sa sagesse avaient obtenue sur l'esprit du Monarque, c'était en faveur de quelque malheureux que l'ignorance ou les circonstances avaient soumis à la rigueur des loix; elle avait sans cesse dans la bouche & dans le cœur cette maxime du sage, qu'il ne faut pas condamner légèrement les infortunés, parce qu'il est plus aisé de les perdre que de les secourir.

Elle était sur-tout indulgente pour celles de son sexe qui avaient été les victimes de la séduction, de la perfidie des hommes; elle excusait leurs fautes comme si elle n'en eût jamais fait, & le soin qu'elle prenait pour dérober leurs faiblesses, faisait aisément oublier les siennes.

Docina ne portait point un jugement précipité sur les gens en place contre lesquels elle entendait murmurer, par-

ce qu'elle ſçavait que ceux qui ſont chargés de distribuer les récompenses ne peuvent s'empêcher de faire beaucoup de mécontents, à plus fortes raisons ceux qui infligent les peines; elle avait dans ſon coeur l'amour du bien, le ſentiment du beau; elle encourageait les lettres, récompensait les succès & protégeait les arts ſans tyranniser ceux qui les cultivent, parce quelle ſuppoſait que l'étude des principes & l'exercice de la pratique donnent des lumières plus certaines que ce prétendu tact naturel que la vanité fait ſouvent ſuppoſer, & que la diſcuſſion détruit preſque toujours.

Un Orateur auquel elle avait fait obtenir une récompense, avait déployé les expreſſions de ſa gratitude dans un long diſcours par lequel il mettait à la torture la modeſtie de ſa bienfaitrice pour exalter ſa généroſité; Monsieur, lui dit-elle, je ſuis ſenſible aux marques de votre reconnaifſance

ce

ce, elle est trop grande pour le petit service que j'ai eu le bonheur de vous rendre; mais vous me permettrez de supprimer cette éloquence qui fait autant d'honneur à votre coeur qu'à votre esprit: tandis que j'en écouterais les expressions multipliées, je pourrais perdre l'instant précieux d'obliger quelqu'autre. L'occasion de faire le bien est rare, & celle de bien dire vous sera toujours facile à retrouver.

C'est ainsi que cette femme généreuse se dérobaît à l'effusion des coeurs reconnaissans, elle avait gagné ceux de tous les sujets, comme celui de son Roi. Les peuples avaient pour elle les mêmes yeux que leur maître, & la conduite qu'elle tenait avec l'un & l'autre inspira pour elle une tendresse si vive, un respect si unanime, que l'on proposa au Conseil d'enfreindre pour elle la loi qui l'excluait d'un Trône, dont elle faisait la gloire & le bonheur.

Félix était loin de s'opposer à des vœux si bien d'accord avec ceux de son cœur; mais il connaissait celle qui en était l'objet, il avait prévu sa résistance; en effet elle se rendit plus digne du Trône en le refusant; rien ne put la déterminer à recevoir un honneur qu'elle regardait comme une tache pour celui de son amant.

Les instances du Prince, des Grands, des Magistrats & des peuples ayant été inutiles, on lui demanda, si elle voulait bien indiquer elle-même, quelle marque de distinction lui serait le plus agréable de la part des ordres de l'Etat, qui la suppliaient de leur fournir les moyens de manifester leur estime, de consacrer leur respect, & de satisfaire leur reconnaissance. Dolcina répondit modestement, qu'elle n'avait rien mérité, qu'elle n'avait fait que son devoir, & même qu'elle ne l'avait pas toujours fait: mais qu'elle désirait une chose qui lui paraissait juste, qu'oiqu'elle fût contraire à l'u-

sage, c'était que la fille du Roi, qu'elle avait portée dans son sein, jouit des mêmes avantages que son fils, & pût lui succéder, si l'Etat venait à perdre l'héritier de la Couronne.

Dolcina ne joignait à sa demande aucune instance pour la faire valoir, aucune observation pour la justifier; elle laissa ce soin à tous les Ecrivains galans de ce tems, qui ne manquèrent pas de lui dédier mille brochures, dans lesquelles ils prouverent avec toute la politesse imaginable que c'était une coutume aussi barbare qu'inconvenante, d'exclure du Gouvernement un sexe qui de tout tems avait gouverné l'autre. Mais les dépositaires des loix qui ne rendaient pas leurs arrêts en madrigaux, demanderent une année entiere pour pèsér toutes les raisons qu'ils auraient d'accepter ou de refuser une proposition si importante.

Ce délai même était une grande marque de la vénération qu'ils avaient pour Dolcina, puisqu'ils avaient toujours rejeté sans examen cette question, qui leur avait été plusieurs fois proposée; mais la fille de Dolcina qui n'était pas née moins conciliante que sa mere, mit d'accord toutes les délibérations en mourant subitement.

Chacun s'affligea d'avance de la douleur que cette mort inopinée allait causer à la plus tendre de toutes les meres; mais on fut bien étonné de la voir peu sensible à une perte dont on avait craint que la sienne ne fût bientôt suivie. Chacun raisonna de cette indifférence à sa maniere; mais comme il fallait toujours approuver la favorite du Prince, les dévots attribuerent sa conduite à sa résignation aux ordres de la Providence, les Philosophes à la lecture de leurs ouvrages, les courtisans à la politique, les plaisans de la Cour à l'envie de prendre sa revanche; tous se

tromperent; & c'est ce qui arrive presque toujours en jugeant les autres d'après ses idées.

Les Magistrats flattés de trouver l'occasion de montrer leur dévouement & leur estime à l'amie de leur Prince, déférèrent à Dolcina le titre de Felicissime, comme à la mere de l'héritier du Trône; mais elle ne voulut jamais prendre ce titre précieux qu'elle méritait si bien & qu'elle fit porter en effet à tous ceux qui l'approcherent.

Sa tendresse jusqu'alors partagée se réunit en ce moment sur le jeune Prince, dont l'enfance lui était confiée, & celle du Roi augmentant encore par la reconnaissance, il fit décider par un Arrêt de son Conseil que la sage & vertueuse Dolcina aurait seule le titre de Gouvernante de l'Héritier de l'Empire, qui ne sortirait pas de ses mains avant le tems des épreuves, ajoutant dans cet Edit

qu'il ne connaissait personne dans son Royaume, plus digne de former par ses leçons & par son exemple l'esprit & le coeur d'un Souverain.

Dolcina répondit qu'elle espérait que son zele lui tiendrait lieu de lumieres & d'expérience; elle devint en effet si jalouse de l'éducation de son pupille, qu'elle n'en laissait approcher aucuns courtisans: elle regardait les flatteurs qui environnent un jeune Prince, comme ces insectes qui corrompent les plantes à mesure qu'elles commencent à germer.



CHAPITRE VII.

CANDOR,

Ou le fruit de la bonne éducation.

Il y a toute apparence que la favorite jugea à propos de passer au moins un Chapitre entier, qui devait contenir un beau traité d'éducation, dans la crainte d'ennuyer la Reine, & pour l'intéresser à ses héros, elle continua ainsi:

Le jeune Prince qui s'appellait Candor, portait son nom sur sa figure, il était impossible de le voir sans l'aimer, & plus impossible encore de l'entendre, sans se sentir pénétrer de cet enthousiasme qui fait élaner tous les coeurs au-devant des bons Princes; jamais la beauté ne s'était montrée accompagnée de tant d'a-

vantages; l'esprit, les graces, les vertus, les talens, tout ce que les Dieux ont distribué aux autres hommes avec tant d'économie, ils l'avaient prodigué à ce jeune Prince avec profusion & sans mélange; si l'esprit humain peut se former une idée juste de la perfection, Candor en était le modele.

Il sembleroit que Dolcina n'eût eu rien à faire pour cet enfant privilégié de la nature; mais s'il ne tenait que de lui-même tant de belles qualités, il devoit à sa chere gouvernante un avantage plus précieux encore; celui de les connaître sans en abuser: mon fils, lui disoit-elle sans cesse, les Dieux semblent avoir pris plaisir à vous former, pour qu'il y ait une de leurs images sur la terre; mais c'est à vous d'achever la ressemblance par vos vertus; songez que les biens dont ils vous ont comblés ne sont qu'un prêt usuraire dont vous devez payer les intérêts à vos peuples, il vous ont éle-

vé au-dessus d'eux pour les éclairer, ils vous ont placé au milieu d'eux pour les défendre & pour les secourir; tous vos Sujets doivent être également chers à votre cœur. Parmi des enfans, le premier & le dernier né n'ont-ils pas le même droit à l'affection de leur pere; si quelqu'un d'eux obtenait quelque préférence, ce serait le plus faible & le plus malheureux. Les soins paternels s'occupent à réparer les injustices du sort & à rétablir l'équilibre dans sa famille telle qu'elle est dans son cœur.

La sage gouvernante savait bien qu'elle ne faisait rien à son élève qu'il ne sentît au fond de son cœur; mais elle savait aussi qu'on ne peut trop souvent remettre les devoirs des Princes sous leurs yeux, il y a tant de gens qui sont intéressés à les leur faire oublier.

Si Dolcina ne se lassait point de répéter ces leçons utiles, Candor ne

se lassait point de les entendre, & le bon Roi Félix se lassait encore moins de les admirer l'un & l'autre. Il passait des heures entieres vis-à-vis d'eux sans pouvoir faire autre chose que de les regarder tour-à-tour, de verser quelques larmes de tendresse, & de les serrer dans ses bras où leur plus grand bonheur était de se réunir.

Dès l'enfance de Candor le bon Félix, en regardant son fils avec cette avide tendresse qui ne peut jamais se rassasier, avait remarqué qu'il ressemblait beaucoup à sa chere Dolcina, & cette ressemblance, qui n'avait fait qu'augmenter avec l'âge, n'avait sans doute pas manqué d'ajouter au tendre attachement qu'elle avait pris pour ce cher eleve, qui l'avait payée d'un juste retour, & lui avait fait recueillir des fruits si doux de ses soins.

Cependant il fallait bien-tôt s'en séparer; le jeune Prince allait entrer dans sa vingtieme année & le tems

des épreuves allait commencer, car il ne suffisait pas pour gouverner les Féliciens d'être le fils de celui qui les avait gouvernés; les vertus ne se transmettent pas toujours avec la naissance. Les Féliciens avaient tant vu de tirans remplacer de bons Rois, dont ils avaient détruit les établissemens, tant d'imbécilles succéder à de grands hommes dont ils n'avaient reçu que la vie, qu'il avait été décidé dans une assemblée des Etats généraux, que l'héritier présomptif de la Couronne ne pourrait y prétendre, qu'après s'en être montré digne par une sage administration de cinq années, pendant lesquelles il visiterait différentes Provinces, où sans conseil il disposerait à son gré de l'autorité suprême; le Roi regnant ou le Conseil, en cas d'interregne, se réservant toutes fois le droit de rappeler l'apprentif Souverain, s'il osait abuser du pouvoir qui lui avait été confié.

Candor avait obtenu l'estime des Grands & l'amour du peuple à un tel point, qu'on mit en délibération s'il ne serait pas dispensé des cinq années d'épreuves, ou du moins si ce tems ne serait pas fort abrégé en faveur d'un Prince, qui dès sa plus tendre jeunesse n'avait donné que des preuves de sagesse & de bonté.

Dolcina s'oppoſa fortement à cette faveur, bien perſuadée que ſon cher elevé n'en avait pas beſoin, & que plus il aurait de tems pour développer ſes belles qualités, plus il mériterait l'affection des peuples, dont il ferait le bonheur: partez, lui dit-elle, partez mon fils, il eſt permis d'avoir une noble confiance lorsqu'on ne forme d'autre projet que celui de faire le bien. Si vous en conſervez dans votre coeur le deſir ardent & immuable, le Ciel ne vous laiffera pas manquer d'occasions pour l'exercer, elle l'embrassa enſuite tendrement, non

sans que les paupieres ne devinssent
 humides; nous ne dirons point que
le Roi ne pleura pas, parce que ce
 n'est point une chose honteuse pour
 un bon Prince de s'attendrir & de
 verser des larmes; il en répandit
 donc abondamment, mais bien moins
 encore que les citoyens de sa Ca-
 pitale, qui ne pouvaient se conso-
 ler de l'absence de leur cher Prin-
 ce, & qui portaient envie aux habi-
 tans des Provinces qui allaient jouir
 pendant cinq années du bonheur de
 sa présence.



 CHAPITRE VIII.
Les Impots.

Le jeune Candor fut bien-tôt fatigué des fêtes dont on l'excéda sur sa route, & plus encore des insipides complimens dont on ne manqua pas de le régaler dans chaque village par lequel il passa. „Ah! de grace, „disait-il aux Harangueurs tant en vers „qu'en prose; arrêtez ce volcan d'éloges qui me suffoque & qui vous „épuise, je n'ai rien fait encore pour „les obtenir. Je ne ferai point insensible aux applaudissemens des peuples lorsqu'ils m'annonceront leur „bonheur; mais laissez-moi du moins „le tems de travailler à les mériter.

Grand Prince, lui disait-on, si nos éloges ne sont pas un tribut, ils sont une prophétie. „Eh! Messieurs, répondit-il, je suis persuadé que vous

„êtes des excellens Orateurs, des Poëtes
 „très-abondans; mais permettez-moi
 „de ne pas vous croire de grands Pro-
 „phètes; comment voulez-vous que
 „dans le courant de ma vie, eût-elle
 „deux siècles de durée, je puisse trou-
 „ver le tems d'accomplir tous les ex-
 „ploits que vous m'attribuez, & qu'à
 „moi seul j'exécute à la fois les bel-
 „les actions, les hauts faits de tous
 „les Grands-hommes auxquels vous
 „me comparez: si vous pouviez me
 „persuader si facilement la possibilité
 „de les égaler, vous me feriez croire,
 „avant qu'il soit peu, que je les ai tous
 „surpassés. Quand on reçoit les hon-
 „neurs du triomphe, avant que d'en-
 „trer dans la carrière, il y a tout à
 „parier qu'on n'aura pas le courage
 „de la remplir; le peuple toujours
 „excessif, s'enthousiasme sur quelques
 „heureuses apparences, il se promet
 „des merveilles, la chaîne des cir-
 „constances interrompt ses projets,
 „l'ordre indispensable des événemens

„les dérange, & les murmures succe-
 „dent aux applaudissemens; les sujets
 „frondent avec injustice comme ils
 „avoient admiré par engouement; le
 „maître se décourage, souvent il s'ir-
 „rite, & le malheur public succède à
 „la prospérité qu'on s'était promise.

Un raisonnement si sage ne fit
 qu'accroître les acclamations des peu-
 ples, & Candor, afin de se dérober à
 ces transports importuns, résolut de
 s'échapper pendant la nuit pour se
 rendre dans une Province isolée du
 Royaume de son pere, dont les mal-
 heurs étaient parvenus jusqu'à lui, &
 dont il avait résolu de réformer la
 mauvaise administration.

Il était déjà bien loin, lorsqu'on
 s'aperçut de son départ, & comme
 il avait fait une grande diligence, &
 que son chameau se trouvait extrê-
 mement fatigué, il fut obligé de quit-
 ter le chemin pour aller chercher
 des palmiers qui lui présenterent un
 asyle contre la chaleur excessive du

jour; le lieu semblait fait pour inviter au repos, une source d'eau claire & vive coulait à travers des fleurs sur un sable argenté, & des arbres touffus empêchaient les rayons du soleil de dissiper la vapeur légère qui entretenait la fraîcheur de ce bosquet charmant.

Candor, après avoir fait boire son chameau, se félicitait d'être échappé aux harangueurs, & jouissait délicieusement de cette volupté douce que fait éprouver l'aspect d'un beau lieu: il félicitait les habitans de la Campagne de leurs plaisirs purs & de leur vie tranquille, lorsqu'il vit arriver un paysan, dont les vêtemens en lambeaux laissaient voir un corps brûlé par le soleil; il paraissait chercher un asyle contre la poursuite de quelque ennemi prêt à l'atteindre; en effet, il ne fut pas plutôt tapi derrière un buisson, qu'un homme à cheval & bariolé de toutes couleurs, parut sur sa trace. Ce dernier n'avait point perdu

sa proye de vûe: il faist le malheureux par les cheveux, en lui ordonnant de le suivre & de marcher de bonne grace au cachot, où il allait le conduire: comme le coupable ou plutôt l'infortuné s'était jetté à genoux pour lui demander grace; l'homme bariolé, loin de se laisser attendrir, le frappait de son fouet sur le visage & sur les parties nues de son corps, en le menaçant du dernier supplice.

Le cœur du bon Candor saignait à ce cruel spectacle; mais comme il avait la plus grande vénération pour les loix, il ne demanda qu'en tremblant quel était le crime de ce malheureux. Hélas! répondit l'infortuné en essuyant ses larmes & son sang qui coulaient en abondance, je venais de semer le seul champ que je possède, & qui suffit à peine pour nourrir ma famille. Une volée prodigieuse d'oiseaux de toute espee est venue y fondre de toutes parts; &

j'avoue que je l'ai poursuivie de toutes mes forces, parce que je n'ai pu me résoudre à voir enlever la substance de mes malheureux enfans : coquin, interrompit l'homme bariolé, ne sçais-tu pas que tu dois respecter ces oiseaux, & que c'est un crime capital de les troubler, puisqu'ils sont consacrés aux menus plaisirs de Monseigneur le Prince Candor! O Ciel, s'écria le Prince, en y levant les mains! Et c'est pour les menus plaisirs du fils du Roi, que vous traitez ainsi les sujets de son pere! ah! gardez-vous de continuer, s'il sçavait — Oui, Seigneur, c'est ce que je lui dis envain depuis qu'il me poursuit, & c'est ce qui rend ma situation plus affreuse encore: il est bien horrible de se voir traiter si cruellement au nom du meilleur & du plus humain de tous les Princes; je le connais, répondit Candor, la larme à l'oeil; je puis vous protester que loin d'approuver un pareil traitement, il le puni-

rait avec la dernière sévérité, car il ne voudrait pas pour toutes choses au monde être la cause de la moindre disgrâce arrivée au dernier de ses sujets; je me flatte d'avoir quelque crédit auprès de lui, & croyez que ce que je vous dis est le pur sentiment de son coeur.

Candor, en assurant de sa bonté le triste Villageois, lui en avait donné une preuve efficace par une poignée de pièces d'or, ce qui en avait plus imposé que ses discours à l'homme chamarré, qui s'excusa sur la nécessité de faire scrupuleusement son devoir, & d'obéir exactement aux ordres qu'il avait reçus de Monseigneur le Gouverneur de la Province.

Le Paysan, encouragé par la protection dont il venait de ressentir les effets, se jeta aux pieds de Candor; hélas! Seigneur, lui dit-il, en embrassant ses genoux; c'est ce que nous représentons sans cesse à ceux qui abu-

sent si cruellement du pouvoir qu'on leur a donné sur nous: si ce que l'on dit du Prince Candor est vrai, il aurait sans doute bien du chagrin en apprenant l'état où nous sommes réduits. Le Ciel nous a donné un bon Roi, la Providence nous a fait naître dans un pays fertile, la terre nous produit des moissons abondantes, & nous sommes les plus malheureux de tous les peuples; l'herbe seche dans les prés en attendant la faux; les bleds abattus germent & se pourrissent sur les sillons qui les ont produits, tandis qu'il ne nous est pas permis d'aller recueillir les fruits de notre labeur, & l'objet de notre subsistance.

Je vous promets que vous serez plus tranquilles désormais: je vous invite toutes fois à ne jamais abuser, vous de la clémence du Roi votre maître, ni vous, ajouta Candor au Cavalier, de l'autorité qui vous est confiée.

Nouvelles protestations de douceur & de modération de la part de l'homme bariolé, qui s'excusa cependant de rendre en ce moment la liberté au payfan, sur ce qu'il ne pouvait le faire, sans un ordre exprès de Monseigneur le Satrape. Candor, qui ne voulait pas se faire connaître, & que l'on n'aurait peut-être pas voulu croire, en le voyant isolé de sa suite, ne put désapprouver cette exactitude; mais ayant demandé s'il y avait encore bien loin jusqu'au lieu de la résidence de Monseigneur le Satrape, & ayant appris qu'il n'y avait plus que quinze mille de chemin, il résolut de ne pas retarder plus long-temps les peines de ce malheureux; & quoique la chaleur fut encore excessive, il remonta sur son chameau, & se rendit à la capitale de cette petite province, dans laquelle le service du Roi se faisait avec tant d'exactitude.

Je ne puis blâmer, disait Candor en chemin faisant, la sévérité de ce

Magistrat; mais je l'engagerai de l'adoucir: il faut que les peuples obéissent, & qu'ils soient soumis; mais il est encore plus nécessaire qu'ils soient heureux. Comme il avançait à grands pas, il fut bientôt arrivé; & s'étant fait conduire au palais du Gouverneur, il demanda à lui parler: Monseigneur n'est pas visible, lui répondit une espece de géant qu'il trouva à la porte; il insista & parvint jusqu'à l'antichambre où il reçut la même réponse. Je vous prie de lui dire, reprit Candor, que c'est pour une affaire importante, qu'il est question de rendre un grand service à l'étranger qui le demande.

Candor, d'après l'idée qu'il s'était formée du Gouverneur, ne doutait pas qu'une telle annonce le fit recevoir sur le champ; & il se faisait d'avance une fête d'obtenir par ses instances, ce qu'il pouvait ordonner par son autorité.

Cependant il y avait long-tems qu'il attendait, lorsque l'esclave, auquel il s'était adressé, vint lui dire que Monseigneur était en affaire, & qu'il repassât dans l'après-midi ou le lendemain, s'il n'aimait mieux attendre: j'attendrai, reprit Candor, mon dessein n'est pas d'interrompre les occupations d'un Magistrat si zélé pour le bien de l'Etat; Dieu soit loué, disait-il en lui-même: le Roi mon pere sera bien satisfait d'apprendre la bonne conduite de ce Gouverneur; & certainement il n'aura nul égard pour mes sollicitations, si je ne lui obtiens une récompense digne de son zele & de son mérite.

Cependant lassé d'attendre, Candor ayant entendu du bruit dans le cabinet du Satrape, s'avança doucement vers la porte; & craignant toujours de distraire le vénérable Magistrat, il s'avisa de regarder à travers la serrure pour s'assurer s'il avait quitté ses

occupations: quelle fut la surprise du jeune Prince, de voir celui qu'il croyait trouver pâlisant sur quelque affaire épineuse, s'amuser à jouer avec une épagneule, à laquelle il jettait des boules de papier qu'il faisait avec des feuillets qu'il arrachait au hazard de plusieurs grosses liasses de papiers, qui se trouvaient auprès de lui sur son bureau.

Le bon Candor ne sçavait s'il voulait en croire ses yeux; il n'est pas possible, disait-il!..... C'est certainement M. son fils; mais puisqu'il peut jouer ainsi dans le cabinet de son pere, je puis y entrer sans crainte de l'interrompre.

Candor ouvre la porte, & pétrifie Monseigneur, honteux de se voir surpris dans une occupation si puérole; cependant il veut reprendre sa dignité, ou plutôt son impudence ordinaire, & demande avec hauteur comment on a osé entrer sans son ordre.

Candor, qui d'abord s'était un peu caché le visage par le désir qu'il avait de ne se point faire connaître, se découvre, s'avance & fixe le Satrape pour toute réponse; la foudre, tombant aux pieds du Gouverneur, l'aurait moins frappé que la vûe du Prince. L'homme insolent se prosterne & se trouble; c'est le témoignage de sa confusion: ah Monseigneur!... Votre Altesse.... qui pouvait croire?... Ce qui devait rendre cette scène très-plaisante pour Candor, c'est que la petite chienne qui n'entendait rien à tout cela, sautait toujours après son maître, & lui apportait toutes les boules de papier qui étoient éparfes sur le parquet, pour l'inviter à la faire jouer. Son maître avait beau la repousser de la main; il ne pouvait parvenir à l'écarter.

Enfin Candor prenant pitié de sa situation, le releva avec bonté; ce n'est pas un grand mal, dit-il au Satrape pour le tranquilliser, qu'un hom-

me absorbé d'affaires y fasse diversion un instant; mais il faut autant qu'il est possible ne point faire languir ceux qui demandent justice, ou qui ont besoin de protection. Il caressa même de la main la petite épagneule qui venait le flatter; car le Prince aimait beaucoup les animaux, ce qui est toujours la marque d'un bon cœur.

Le Satrape rassuré voulait faire oublier par son zele..... courir, appeller ses gardes, & faire sçavoir à tout le peuple l'arrivée du Prince; mais Candor le pria de n'en rien faire, & de le laisser jouir autant de temps qu'il serait possible du plaisir de l'incognito; il lui apprit en même temps les raisons qui l'avaient engagé à le prendre & à précéder sa suite, & enfin la découverte que cette résolution lui avait procurée; il ajouta qu'il n'entendait point que les habitans de la campagne fussent persécutés à son

occasion, ni dérangés de la culture de leurs terres, sous aucun prétexte que ce fut, mais au contraire qu'ils fussent amplement dédommagés des pertes dont il pourrait être la cause.

Qui suis-je donc en effet aux yeux de la raison, ajouta ce bon Prince? Moi, comme tous les Grands de la terre, nous ne différons des autres hommes que par la base qui nous hausse; elle n'élève notre tête que parce qu'elle est sous nos pieds; & nous n'en sommes pas plus grands, lorsque nous en sommes tombés ou descendus: nous ne sommes riches qu'en comparaison de la misère du pauvre; forts que par sa faiblesse; puissans que par son avilissement: il est clair que nous ne ferions rien sans lui; c'est le zéro qui nous fait valoir. Je voudrais qu'il y eût moins de distance entre les habitans de la campagne & ceux de la Cour: les derniers ménageraient plus le peuple qu'ils méprisent, & le peuple aimerait davan-

tâge ceux qu'il craindrait moins. Il n'y aurait rien à perdre ni pour les uns ni pour les autres. Quelle leçon pour le Satrape! Mais l'histoire ne dit point s'il en profita.

CHAPITRE IX.

Les Procès.

LLe Prince & le Gouverneur traitaient encore la même matière, quand on vint annoncer un client qui demandait une audience. Le Satrape voulut le renvoyer; mais Candor ordonna qu'il fût introduit: c'était un de ces vieux militaires, dont le seul aspect inspire la vénération. La présence de Candor lui valut un accueil qu'il n'aurait pas reçu dans tout autre instant: Seigneur, lui dit le Satrape avec une bienveillance qui parut

le surprendre, je m'occupe sérieusement de votre affaire, elle est sur mon bureau: je vous promets qu'elle sera décidée sous peu de jours & il le reconduisit avec tant de politesses, que l'Officier, qui ne revenait point de son étonnement, ne sçavait plus par quelle porte sortir.

Quel est le sujet de cette affaire, demanda Candor? c'est, reprit le Satrape, un fait de chasse & de droits seigneuriaux, que des gens, qui pourraient bien n'y avoir aucun droit, disputent à ce bon militaire qui ne manquerait pas de gagner son procès, s'il avait sçu défendre aussi bien ses affaires que les frontieres du royaume; mais je tremble que les preuves ne soient contre lui, aussi bien que la possession contre laquelle il a négligé de se pourvoir: il ne lui reste qu'un seul titre qui lui est contesté; & je crains bien que les honnêtes gens qui ont besoin d'avoir son bien ne gagnent par la forme.

Dites-moi ce que c'est que ces honnêtes-gens-là, répondit Candor ?

Seigneur, reprit le Satrape, ce sont des gens très-instruits des anciens usages, qui pour éviter l'ennui, se sont avisés de s'occuper à rassembler des faits qui n'ont jamais existé, pour les coudre, sans ordre, sans goût & sans vraisemblance, à quelques événemens véritables qu'ils défigurent pour les faire cadrer ensemble; ces misérables productions n'auraient guere d'autres inconvéniens, que de ruiner ceux qui se sont chargés de les débiter; mais ceux qui les font se sont encore avisés de s'associer des gens qu'ils occupent à contrefaire de vieilles écritures sur de vieux parchemins qui portent le tipe d'un Empereur mort il y a trois cens ans, & vous êtes tout surpris qu'après plusieurs générations, en vertu de ces beaux titres-là, celui qui se les fait faire, vienne vous redemander l'héritage de vos peres, dont il

vous prouve que vous n'avez la jouissance que par la concession; & aux moyens d'une redevance, qui, n'ayant point été payée depuis plusieurs siècles, absorbe la valeur du fond dans lequel par conséquent il ne manque pas de rentrer.

En attendant, reprit Candor, que je puisse remédier à un si cruel abus, vous me ferez plaisir de faire valoir le titre de cet honnête militaire, aussi loin que la justice pourra le permettre.

En ce moment les cris du peuple & le son des instrumens annoncèrent l'arrivée de Candor, que l'on attendait dans la ville avec un appareil qui témoignait la joie que l'on se promettait de sa présence; mais elle fut bientôt changée dans la plus grande consternation, lorsque les Officiers apprirent qu'ils arrivaient sans leur Prince, & qu'ils le cherchaient depuis la veille.

Candor, sensible à cette marque d'attachement qu'il ne devait encore qu'à sa réputation, consola bientôt ses sujets en se montrant à eux & en leur faisant voir qu'il était digne de leur amour, car il fit sur-le-champ distribuer au peuple tous les présens qu'on lui avoit destinés.

CHAPITRE X.

Les Jugemens.

Après avoir ainsi fait connaître sa générosité, Candor ne tarda pas à donner des preuves de sa sagesse & de sa clémence: il ne manqua pas le lendemain de se rendre au tribunal de la justice; la cause du bon militaire & du faulxiste y fut plaidée: l'Avocat de ce dernier, qui depuis long-tems jouissait de la réputation

D v

d'un grand Orateur, ne démentit point sa célébrité. Il fut extrêmement applaudi de toute l'assemblée; mais Candor ne sentit point la conviction passer jusqu'à son cœur.

Le vieux Officier, qui n'était pas assez riche pour payer un Jurisconsulte célèbre, avait pris pour sa défense un jeune homme inconnu, dont la présence excita un murmure qui paraissait ne pas lui être favorable: son client se crut perdu; mais le jeune Docteur sut fixer insensiblement l'attention des auditeurs. Il parla avec cette rapidité, cette force que donne la défense de la vérité, & ne daigna pas répondre aux moyens prolixes & multipliés de son adversaire. Il se réduisit à démontrer par les preuves les plus fortes la validité du titre de sa partie. Le défenseur du falsificateur soutint au contraire l'invalidité de ce titre: la communication en fut sur le champ ordonnée; mais pour comble de mal-

heur, quelque recherche que l'on fit, il ne se trouva point.

L'Officier se vit condamner faute de pouvoir le produire: il sortait accablé de douleur & outré de désespoir de se voir soupçonné d'avoir pu supposer un titre qui n'existait pas, lorsque Candor lui fit dire de rester. Il commanda ensuite au Gouverneur de faire apporter tous les titres de ses biens: il déchira la feuille principale de chacun; & en ayant fait des boules en les roulant dans ses mains, il envoya chercher la petite épagneule, & les lui jetta, comme il avait vu faire la veille à son maître: la petite chienne ne manqua pas de lui en rapporter une; il la déplia & remit cette feuille au vieux militaire, en lui ordonnant de se mettre en possession sur le champ de la terre dont ce papier était le titre, jusqu'à ce que le Gouverneur lui eût restitué celui qui l'aurait maintenu dans la sienne.

Candor expliqua au peuple la raison qu'il avait eue de tenir cette conduite; & le Gouverneur, qui se croyait heureux s'il ne lui en coutait que sa terre & sa place, remit l'une & l'autre au Prince en confessant sa faute.

Tout au contraire, lui dit Candor, je prétends que vous gardiez votre emploi pour le mieux remplir, & pour réparer le mal que vous avez pu faire par distraction: les fautes ne doivent point être punies comme les crimes; il annonça ensuite au peuple qu'il écouterait toutes les plaintes pendant le tems qu'il demeureroit en cette ville.

Le lendemain un Laboureur des environs lui présenta une requête, par laquelle il le suppliait de vouloir bien lui faire rendre ses meubles, que les receveurs des impôts lui avaient fait saisir. Vous êtes donc contrevenu aux réglemens? lui dit Candor. Très-doux & très-clément Seigneur, répondit le Villageois, il est vrai que ma

famille & moi n'avons pas mangé toujours aussi salé qu'il nous est ordonné, & que j'ai quelquefois bu un peu plus qu'il ne m'est permis. -- Avez-vous payé ce que vous avez bu? -- Seigneur, il m'appartenait, & je l'avais recueilli dans mon Domaine; mais les Seigneurs Fermiers des Domaines de votre auguste Pere, nous obligent à manger beaucoup de ce sable âcre que l'on met dans tous les alimens; & cependant ils nous défendent de boire, ou nous contraignent à payer un droit qu'ils exigent à leur volonté: si cette loi continue, votre Altesse Royale verra bientôt mourir tous ses Sujets de la pépie.

Eh bien pour vous punir, reprit Candor, je vous ordonne d'aller inviter celui qui vous a condamné pour avoir trop bu, à venir dîner demain à ma table, & vous serez obligé de l'y servir, sans qu'il soit permis à aucun de mes Officiers de vous aider.

D vij

Le Publicain ne manqua pas de se rendre à l'honneur inattendu qu'il recevait: il ne doutait pas, après une telle marque de faveur, qu'il ne fût sur le point de faire une fortune immense; & il avoit empli ses poches de projets, qu'il espérait faire approuver au Prince, puisque tous tendaient à augmenter considérablement les revenus de l'Etat, & tant soit peu les siens.

Candor le fit placer à table vis-à-vis de lui, & ne manqua pas de le presser sans cesse de manger, & surtout de lui servir les mets les plus assaisonnés, tandis que le nouvel échançon de son côté prenoit sa revanche, & faisoit la sourde oreille, chaque fois que le suppôt de Plutus lui demandoit à boire. Celui-ci n'osoit se plaindre par respect pour le Prince; quoique son appétit fût excité par les ragoûts piquans qui lui étaient présentés, il renvoyoit son assiette toute plei-

ne, & tournait dans sa bouche chaque bouchée pendant un quart d'heure.

Le Prince qui n'avait pas perdu de vue ce nouveau Tantale, résolut enfin de le délivrer sur la fin du repas, en portant la santé du Roi son père à tous les convives; & voyant que celui-ci ne répondait point à son invitation, qu'est-ce que j'apperçois? lui dit-il: vous êtes le seul qui refusez de boire à la santé que je porte; est-ce que vous n'aimeriez pas votre maître?

Je supplie votre Altesse de m'excuser, répondit le Financier d'une voix altérée, je puis l'assurer que personne ne boira plus volontiers que moi à la prospérité de notre glorieux Monarque; mais il m'a été impossible d'obtenir un verre d'eau depuis que j'ai l'honneur d'être assis à la table de mon Souverain Seigneur.

Comment, dit alors Candor au Villageois, vous avez donc abusé de la

charge que je vous avais donnée: Je vous l'ôte dès ce moment, & je vous avertis, tous tant que vous êtes, que je ne manquerai pas par la suite d'en faire autant à tous ceux qui vous imiteront. Le Financier comprit la leçon que le Prince lui avait donné, & remit l'amende au Villageois; & tous les peuples burent à la santé du bon Prince, qui laissa boire & manger chacun à sa guise.

Une affaire plus sérieuse & plus difficile donna lieu le lendemain à Candor de faire briller sa sagesse. Un riche Lévitte avait perdu un sac de deux mille Roupies: il n'avait pas manqué de le faire réclamer dans tous les papiers publics, ni de le faire afficher dans toutes les places & au coin des rues: cependant il avait peu d'espérance de le retrouver, parce qu'il pensait en lui-même qu'un sac d'especes de cette importance ne pourrait jamais se rendre; & qu'il était bien plus simple de garder toute la somme, que

de se contenter du quart qu'il avait promis à celui qui le rendrait: il fut plus heureux qu'il n'avait été confiant, son sac étant tombé entre les mains d'un honnête artisan, qui le lui rapporta sur le champ.

Le Léviste fut saisi de surprise & de joie; & ayant embrassé à plusieurs reprises l'honnête homme qui lui rendait son argent, il prit le sac, l'enferma dans son coffre-fort, & quitta l'artisan sous prétexte d'une affaire pressante, mais qui ne l'occuperait qu'un instant.

L'artisan attendit patiemment plusieurs heures le retour du Léviste qui ne reparut point. Appelé chez lui par son travail, il le fit prier de vouloir bien acquitter l'engagement public qu'il avoit pris avec celui qui lui rapporterait son argent: il n'eut point de réponse; il fit réitérer sa demande par un autre esclave qui ne reparut pas plus que le premier; enfin offensé de l'espece de mépris qu'il

éprouvait, il prit le parti de s'introduire lui-même.

Après avoir ouvert plusieurs portes & traversé plusieurs appartemens magnifiques, cet honnête-homme parvint jusqu'à l'oratoire du Léвите qui parut surpris de sa présence: il vint cependant au devant de lui avec un air plein de bonté, & lui demanda quel service il desirait de lui: je voudrais moi-même, reprit l'artisan, pouvoir vous rendre gratuitement celui que vous venez de recevoir de moi; mais je suis pauvre, mon travail ne peut suffire au soulagement de ma femme qui est infirme & à la subsistance de ma famille qui est nombreuse: expliquez-vous mon ami, répondit le Lé vite, je ne vous comprends pas; que voulez-vous de moi? Ce que je veux, Seigneur, répondit l'artisan avec humeur parce qu'il était mécontent d'une réception à laquelle il ne croyait pas devoir s'attendre, je ne veux de vous rien autre chose que les cinq cens

Roupies que vous avez promises à celui qui vous rapporterait les deux mille que vous aviez perdues ; je vous les ai remises, remplissez votre promesse, comme j'ai rempli mon devoir.

Remettez-vous, mon cher ami, reprit tranquillement le saint homme, & rappelez-vous que vous vous êtes vous même payé par vos mains de la récompense promise, puisqu'il est vrai que je n'ai trouvé que quinze cens Roupies dans le sac que vous m'avez rendu. O Ciel! s'écria l'honnête homme qui l'avait livré avec bonne foi, vous pouvez soutenir? Ecoutez, mon fils, interrompit encore une fois le Lévitte: je suis casuiste, je sçais que le mensonge est un péché mortel, & je ne voudrais pas mettre mon ame en péril pour si peu de chose.

L'artisan confondu demeura sans réplique à une aussi abominable supposition; & voyant bien qu'il ne ti-

rerait pas d'autre réponse du méchant auquel il avait affaire; il sortit de sa maison outré de désespoir, & courut se plaindre au Prince de la fraude indigne dont sa bonne foi l'avoit rendu la victime.

Candor fit paraître l'un & l'autre à son tribunal, & les interrogea tour à tour. Je tiens un des premiers rangs dans le temple, dit le Lévitte: depuis quarante années j'y jouis de l'estime de mes confreres & de la vénération du Public; le patrimoine des pauvres m'est confié depuis long-tems, & les Dames pieuses de la Cour ont remis leur salut entre mes mains: un homme comme moi doit être à l'abri de tout soupçon.

Un homme comme moi est bien à plaindre, dit l'artisan à son tour, je ne suis qu'un pauvre ouvrier condamné tous les jours au travail avant que le soleil se leve, & long-tems après qu'il se couche: une femme infirme & cinq enfans en bas âge ont bien de

la peine à subsister du peu de gain que je fais ; mais je m'applique à satisfaire les personnes qui veulent bien m'occuper ; je tâche de ne donner aucun sujet de plaintes à mes supérieurs ; je fais en sorte de n'être point à charge à mes voisins, & si le Ciel me conserve la santé, j'espère voir celle de ma femme rétablie, mes enfans élevés dans les principes de la probité & dans l'amour de leur bien-faisant & auguste Souverain.

C'est assez, dit Candor, il faut l'un & l'autre affirmer par serment la vérité de ce que vous avez avancé ; je jure, dit l'homme de Dieu que je n'ai trouvé que quinze-cens roupies dans le sac que ce vil ouvrier m'a remis. Et moi j'atteste, dit l'artisan, n'avoir rien ôté à la somme que j'ai rendue à cet honnête Lévitte.

Je vous crois l'un & l'autre, dit Candor, le sac que vous avez perdu était de deux mille Roupies? — Oui, Seigneur, je le jure & je veux que la ma-

lédiction du Ciel. . . . C'en est assez, reprit le Prince; & vous, vous assurez que vous avez remis au Seigneur Léвите le sac tel que vous l'avez trouvé. — C'est la vérité: — il est donc clair que ce sac ne peut être le vôtre, dit Candor au Léвите: il faut le rendre à cet honnête artisan, qui le gardera jusqu'à ce qu'on le lui réclame, & vous continuerez vos perquisitions jusqu'à ce que vous ayez retrouvé celui qui vous appartient.

Le Léвите sortit la confusion sur le visage, la rage dans le coeur, en maudissant entre ses dents Candor, qui donna à l'artisan la permission de disposer de la somme que la Providence avait remise entre ses mains, en l'assurant que personne ne viendrait la demander, & tout le Public bénit le jeune Prince qui montrait tant de douceur & de sagesse.



CHAPITRE XI.

La Contenance.

Tandis que les arrêts de Candor excitaient l'admiration générale, les graces de sa personne avaient touché le cœur d'une jeune femme, que des motifs d'intérêt avaient unie depuis peu de tems à un riche vieillard: elle avait trouvé moyen de mettre sa vigilance en défaut, & s'était venue jeter aux pieds de Candor; Seigneur, lui dit-elle, des parens plus avides de richesses que jaloux du bonheur de leur fille m'ont unie au plus odieux de tous les maris. La difformité de sa figure n'est rien auprès de celle de son esprit; & la ridicule passion qu'il a prise pour moi, toute vive qu'elle est, n'a cependant aucun pouvoir sur l'avarice insatiable dont il est dévoré: il me laisse manquer des choses les

plus nécessaires; j'ose espérer que l'état où je me vois réduite, pourra toucher votre coeur en faveur de l'infortunée Blandine.

L'apparition d'un Ange descendu sur la terre n'aurait pas causé plus d'admiration que la vûe de la jeune Blandine: deux beaux yeux noirs communiquaient au coeur tout le feu dont ils étaient remplis, au moment qu'ils se fixaient sur les vôtres; aussitôt que ses levres s'entr'ouvraient, on croyait voir les perles de la rosée entre deux feuilles de rose. Les lis ne paroissaient plus que la fleur de saffran, auprès de la blancheur de son teint. Sa taille fine & sa démarche légère rappelait sur le champ l'idée de ces nymphes qui rafaient les fleurs dans les campagnes sans courber leurs tiges; enfin le moindre de ses mouvemens décelait mille attraits séducteurs qui ne peuvent se peindre, mais que
les

les yeux les plus indifférens ne pouvaient laisser échapper.

Candor ne put cacher l'admiration que lui causait ce chef-d'œuvre de la nature; & comme il était très-poli envers les Dames, il lui dit sur sa beauté des choses aussi galantes que spirituelles.

Hélas! répondit Blandine, j'aurais peut-être mérité quelques-uns de ces éloges flatteurs, avant que les chagrins eussent flétri le peu d'appas dont la nature m'avait pourvue, mais la tristesse a tout fait disparaître.

En essuyant quelques larmes qui coulaient de ses beaux yeux, Blandine découvrait un bras & une main formés par les graces mêmes. L'intérêt que Candor parut prendre à sa douleur, ne fit sans doute que l'augmenter, car la belle affligée redoubla ses larmes qui la rendaient encore plus intéressante; & la crainte de s'évanouir la força de découvrir deux

globes d'albâtre surmontés de deux boutons de rose qui auraient fait tourner la tête à tout l'univers.

Tous les courtisans qui avaient prévu cet évanouissement, étaient sortis depuis un quart d'heure, & il n'y avait pas d'apparence qu'aucun d'eux songeât à revenir aider Candor; dans ces fortes d'occasions, l'à-propos des secours est plus efficace que le nombre.

Blandine cependant n'avait perdu connaissance qu'autant qu'il le faut: elle fixait ses yeux à demi-fermés sur le Prince qui lui avait pris la main pour la faire revenir; votre cœur, lui disait-il, ne s'est soulagé qu'à demi: daignez me conter toutes vos peines; & si celui qui les cause en était témoin, répondit Blandine, en détournant les yeux: Candor baissa les siens, quitta la main qu'il tenait, & ne sçavait quel parti prendre, lorsque le mari de Blandine parut tout-à-coup.

Daignez, Seigneur, dit-il au Prince, écouter les justes plaintes.
 Il n'eut pas la peine d'achever lorsqu'il apperçut sa femme que Candor tâchait de dérober à sa vûe: ah! Prince, je n'ai plus rien à vous apprendre, s'écria l'époux de Blandine; & ce que je vois, loin de m'affliger, me fait espérer que vous ne me refuserez pas la permission que je venais vous demander de me séparer de la plus belle & de la plus méchante de toutes les femmes. Ses graces & sa douceur apparente ont pu vous prévenir en sa faveur; mais je vous avertis que cet extérieur séduisant n'est qu'une trahison de la nature, dont je souhaite que vous ne soyez jamais la victime.

Le mari de Blandine fortit; & Candor prenant ce qu'il venait d'entendre pour l'emportement d'un époux irrité, promit à cette belle toute l'assistance qui dépendrait de lui pour

adoucir son fort; mais le plus aimable de tous les Princes, étant aussi le plus sage, il sçut résister aux caresses de la jeune Blandine, & lui fit entendre que la bienfiance ne lui permettait pas de choisir une autre retraite que le temple de Pudor: cette Déesse était alors en grande vénération chez les femmes de Félicie; & sa mémoire est encore révérée, quoique son culte soit détruit.

Il y avait plusieurs de ces temples dans toutes les villes pour tous les âges: les filles n'en sortaient qu'au moment où elles devaient passer dans les bras des époux qui leur étaient destinés; & de jeunes veuves qui prenaient le parti de s'y retirer après la mort des leurs, trouvaient plus facilement à les remplacer: on y recevait aussi les femmes qui ne voulaient point partager la mauvaise conduite de leurs maris; & c'était une tache ineffaçable pour un homme dont la femme

avait été contrainte d'avoir recours à la Déesse.

Cette nécessité que l'on avait faite aux maris de mériter l'estime de leurs épouses, & la crainte d'en être privés avec ignominie, était pour les hommes un frein plus puissant que les loix mêmes: celles auxquelles les femmes étaient soumises dans ces retraites, n'étaient pas moins sévères. Un masque hideux que l'on appliquait sur le visage, était la punition de celles qui avaient offensé la Déesse: on le laissait plus ou moins long-tems, & quelquefois même toute la vie, suivant la grandeur de la faute; mais il y avait peu d'exemples de cette dernière punition; & l'on comptait à peine dans chaque siècle une femme qui eût voulu sacrifier sa beauté à son amant, pas même celles que la nature avait le moins favorisées.

La proposition de Candor fit d'abord réfléchir la jeune Blandine; mais

le peu d'impression que ses charmes avaient paru faire sur le Prince, l'avait si vivement piquée, qu'elle se détermina dans ce moment de dépit, & l'amour-propre lui tint lieu de vocation. D'ailleurs une femme qui avait été mariée, était libre de sortir du temple quand elle le jugeait à propos; & peut-être que Blandine se flattait dans le fond de son cœur qu'elle obtiendrait plus aisément celui d'un Prince si vertueux, lorsqu'elle s'en ferait rendu digne par une longue retraite & par une conduite exemte de reproches.

Cette dernière réflexion pourrait bien être celle qui détermina l'amante de Candor; car une femme ne renonce pas aisément à la conquête d'un jeune Prince, quand une fois elle se l'est mise dans la tête; & ce qui justifie cette idée, c'est qu'elle pria Candor de la faire conduire dans un des temples de la Capitale, où elle savait que le Prince avait droit d'entrer

plusieurs fois dans l'année, pour y entretenir celle qui lui était destinée.

Candor observa que ce temple était particulièrement consacré aux Vierges; mais Blandine l'assura, en baisant les yeux, que rien ne s'opposerait à ce qu'elle y fût reçue.

De par tous les Diables, s'écria le grand Passe-partout, cette femme n'avait pas tort de vouloir quitter son vieux mari; que Diable cet animal en voulait-il faire, puisque. . . . Je ne veux pas achever. . . .

Je suis charmée de voir que vous avez des sentimens, lui dit affectueusement la Reine, je pense comme vous que ce vieillard avait eu grand tort; mais la jeune Blandine en eut encore plus de s'adresser à ce Monsieur Candor, qui est bien le Prince le plus fastidieux que j'aye vu de ma vie.

— Votre toujours puissante Majesté, répondit la favorite, me permettra de lui dire qu'elle précipite un peu son jugement sur ce Prince, avec lequel je ne désespere pas de la réconcilier à la fin de cette histoire; à la bonne heure, reprit la Reine, car je vous avoue que je ne puis souffrir la conduite que votre précieux Candor tient avec la charmante Blandine, qui me parait être vraiment une femme à sentimens.



CHAPITRE XII.

Les Facards.

La jeune Blandine partait avec l'espérance de voir un jour réussir ses projets; & le Prince de son côté se mit en marche pour se rendre vers la Province Vexata qui lui avait toujours paru mériter l'attention du Gouvernement.

Ce pays, un des plus riches de son Royaume, qui s'appellait autrefois Crédule, appartenait alors à un des ancêtres de Candor: ce Prince se nommait Credo; il était aveugle, & s'était fait conduire toute sa vie par une espece d'hommes appelés Facards, qui se dépouillaient généreusement du bien que souvent ils n'avaient pas, soit pour vivre aux dépens des autres, soit

pour envahir leurs possessions. La pauvreté à laquelle ils paraisaient se condamner, n'était donc pour eux qu'une affaire de pure forme; mais au moyen de cette même forme ils parvenaient à se rendre maîtres de tous les fonds des Citoyens. Pour les engloutir avec plus de promptitude & de sûreté, ils s'étaient chargés de la correspondance entre le Ciel & la terre: leurs orateurs avaient persuadé les peuples qu'ils ne pouvaient rien obtenir sans leur entremise: c'était dans leurs temples que l'on portait le juste tribut que les humains payent aux Divinités bienfaisantes qui les protègent.

Les Facards imaginèrent ensuite les moyens de doubler ces présens, en ajoutant aux Dieux bons & secourables d'autres Dieux méchans & destructeurs, de sorte qu'ils reçurent en même tems & les offrandes de la reconnaissance, & les tributs de la crainte; cependant ces deux sources abondantes ne

purent défaltérer la soif qu'ils avaient des richesses: ils résolurent de profiter du crédit qu'ils avaient sur l'esprit facile de Credo.

Ce Prince touchait aux derniers instans de sa vie: ils lui persuadèrent qu'ils lui procureraient après sa mort dans un pays délicieux, la possession d'un Domaine aussi considérable que celui qu'il leur abandonnerait sur la terre: vous ne nous cédez, lui disaient-ils, que des biens dont vous ne pouvez plus jouir que quelques instans, pour un royaume que toutes les forces humaines réunies ensemble ne pourraient vous enlever: ces sujets faibles, ignorans, en proie à toutes sortes de vices, sur lesquels vous nous remettrez votre pouvoir, seront compensés dans l'autre possession par un nombre pareil de serviteurs intelligens, attentifs, prévenans, possédans toutes les qualités, doués de toutes les vertus, qui n'auront

E vi

d'autres soins que ceux de vous servir, d'autres vœux que ceux de vous plaire.

Cet échange parut trop avantageux au bon Crédo pour le refuser ; & ce Prince aveugle abandonna par une cession perpétuelle aux Facards sa Province de Crédule, qui dès ce moment changea de nom pour prendre celui de Vexata ; les habitans, en prenant le nom de Vexati, s'aperçurent du changement d'administration ; mais ils avaient commencé à faire apprentissage de patience & de soumission sous les dernières années du règne du Prince faible qu'ils venaient de perdre ; & leurs nouveaux maîtres les réduisirent insensiblement à une servitude pire que l'esclavage.

L'opprobre avilit l'ame & flétrit le courage. Les malheureux Vexati fléchissaient sous le joug sans murmurer, & supportaient patiemment les malheurs de leur vie présente dans

l'espérance d'un avenir heureux qu'on ne cessait de présenter à ceux qui marquaient le plus de soumission & de confiance.

C'est dans ce triste état qu'ils étaient réduits, lorsque Candor résolut de changer leur situation ou du moins de l'adoucir: il avait besoin des plus grandes précautions pour engager ces infortunés à recevoir une condition plus douce; plus ils étaient malheureux, plus ils étaient satisfaits. L'aveugle superstition, dont ils étaient la victime, ne leur aurait pas permis de changer leur sort pour celui des Princes les plus puissans: ils bénissaient leurs chaînes, & plaignaient les peuples libres; ils méprisaient l'opulence de leurs voisins, & s'enorgueillissaient de leur propre misère.

Le Prince aveugle qui tenait son héritage de ses peres, sçavait bien qu'il ne pouvait démembler cet appanage de la couronne de Félicie. Il n'a-

vait donc cédé la Province de Cré-
dulie que sous l'autorité des loix & du
Souverain de Félicie dont elle relevait
toujours; & les Facards en étoient
seulement les Gouverneurs perpétuels,
au moyen d'une redevance annuelle
qu'ils payaient au Roi le plus mal qu'il
leur était possible, en assurant qu'ils
avaient bien de la peine à lever ce sub-
side dans la Province.

Candor qui n'avait point voulu les
prévenir sur son arrivée, parut à leurs
portes au moment où ils s'y atten-
daient le moins, & fut témoin de leur
ignorance avant que de l'être de leur
mauvaise foi.

Un étranger qui revenait d'Egypte
avait été arrêté aux barrières, parce
qu'on avait trouvé dans ses malles
une figure humaine entière & enve-
loppée de bandelettes. Les Experts
avaient été appelés pour dresser un
procès-verbal de ce fait; ils avaient
déclaré que, par des signes certains
que leur art leur faisait connaître, ce

cadavre avoit été étouffé & desséché dans un four. Le malheureux étranger avoit été trainé comme assassins devant le révérend Arcénicus, qui pour lors étoit Général des Facards: l'accusé protestait envain qu'il n'avoit étouffé ni fait griller personne de sa vie; que l'objet du delit dont on l'accusait étoit une momie bien embaumée & conservée depuis plus de trente siècles; qu'elle lui avoit coûté vingt mille séquins, parce qu'elle passoit pour être la plus belle & la plus ancienne momie qui fut alors en Egypte, & qu'il espéroit que tous les curieux viendraient voir son cabinet d'histoire naturelle, lorsqu'elle y seroit placée.

Vous êtes un imposteur, répondit le Révérendissime Arcénicus; si vous ne voulez subir à l'instant la punition que mérite votre crime, il faut le confesser tout à l'heure, & avouer que ce que vous appelez une momie d'Egypte, n'est autre chose que le corps vénérable du grand Prophète

te *Infinuit*, qui partit il y a cent ans pour aller prêcher dans le Japon la vertu de nos huitres, * & que le Pâtissier de l'Empereur de Siam jeta tout vif dans son four ardent, parce qu'il le surprit dans le moment que cet auguste Prophète voulait faire abjurer à sa fille ses anciennes erreurs, & lui prouver qu'une huitre est meilleure à manger que les vilains limaçons, à qui jusques-là elle avait donné la préférence. **

Je veux que la première huitre que j'avalerai, soit fraîche, soit marinée, me serve de poison, répondit l'étranger, & si j'ai jamais connu votre Prophète, & si j'ai jamais approché le Japon plus près que trois cens lieues:

* Le Révérend Pere qui plaçait Siam au Japon ignorait vraisemblablement la Géographie aussi bien que l'art d'embaumer les corps en Egypte.

** On va voir dans le chapitre suivant en quelle vénération les huitres étaient parmi les Facards.

je supplie votre Révérence de me faire rendre ma momie; & s'il faut payer quelques droits de passage, je vous promets de les acquitter sur le champ sans m'arrêter.

Est-ce que vous auriez eu le malheur de manger quelquefois de votre seul & propre mouvement des huîtres, s'écria le Révérend Pere Arcenicus! Si j'en ai mangé de mon propre mouvement, reprit l'étranger? pourquoi non? Ne dirait-on pas à vous entendre qu'il faut pour cela une autre impulsion que la sienne? Une inspiration divine? Parbleu oui! j'en ai mangé; je me rappelle d'en avoir avalé chez le restaurateur plus de cent douzaines de Dieppe, de Cancale & de Marennes, en buvant du vin de Chably, & en caressant l'écaillere qui était assez jolie, & qui certainement était plus appétissante que tous les freres Caffards de la terre.

Point d'injures, mon fils, dit doucement le pere; ne convenez vous

pas que comme il y a fagot & fagot, il doit de toute nécessité y avoir huitre & huitre? Eh, que Diable! s'écria l'autre, que toutes ces questions subtiles impatientaient, il y en a de grandes, de petites, de vertes, de blanches; mais au bout du compte, ce sont toujours des huitres. — De sorte donc que vous ne croyez pas qu'il y en ait de plus respectables les unes que les autres? — en vérité, mon cher ami, il faut que vous soyez bien huitre vous-même pour me demander de pareilles misères! O Ciel! daignez lui faire miséricorde, s'écria le Révérend: sçavez vous bien, sacrilège & blasphémateur que vous êtes, que si vos crimes nous avaient été révélés par tout autre que par vous, la moindre punition que vous auriez mérité, ç'eût été d'être grillé dans la grande coquille avec de la chapelure, & ensuite jetté dans la mer; mais en faveur de ce que vous avez confessé volontairement vos fautes, & que d'ailleurs vous êtes étran-

ger, vous en ferez quitte pour neuf cens quatre-vingt-dix-neuf coups de discipline, rachetables de mille séquins après nous avoir préalablement remis le corps de notre bienheureux Prophète *Infinuit*, que la Providence fait passer jusqu'à nous d'une manière si digne de notre admiration.

L'étranger allait payer les mille séquins, ou recevoir les écrivains qu'on avait laissé à sa discrétion par la clémence du chef des Facards, lorsque Candor vint à propos pour absoudre l'innocent voyageur.

Les huîtres que cet infidèle a mangées, dit ce Prince, étant, selon son aveu, de Marennes, de Dieppe & de Cancale, ne sont point des huîtres mystérieuses, point nées sur le rivage heureux & saint que le Ciel a confié à vos toujours infailibles Révérences: cet homme ne peut avoir commis de profanation sur une terre profane: quant à ce cadavre qu'il a payé si cher,

& que vous révendiquez, il ne peut être celui dont vous parlez, attendu qu'il est aisé de voir qu'il n'a jamais eu de barbe au menton, qu'il n'est pas moins aisé d'y remarquer deux mamelles considérables que les Aromates qui l'embaument n'ont pu dessécher; & pour peu que votre Révérence veuille prendre ses lunettes, & pousser plus loin l'examen, elle s'apercevra facilement que ce ne peut être celui qui voulait faire prendre le goût de vos huîtres à la fille de celui qui faisait les petits pâtés du Roi de Siam.

Comme le Révérend Pere n'était pas fort sur la controverse, & que d'ailleurs il ne voulait pas paraître contrarier le Prince, l'étranger fut affoué, & partit sans vouloir ni boire, ni manger, ni parler dans un pays où l'on faisait un crime de tout.

Les Facards reçurent le Prince avec de grandes marques d'affection pour sa personne, & d'obéissance pour tou-

tes ses volontés: ils lui firent voir toutes les curiosités de leurs maisons que Candor eut la bonté d'admirer; & après lui avoir donné un soupé magnifique, ils le conduisirent en grande cérémonie à l'appartement qui lui était destiné; ils ne manquèrent pas de faire présent à tous les Officiers de sa troupe des plus belles coquilles qu'ils eussent; & comme ils voulurent paraître avoir remis toute l'autorité entre les mains du Prince, dès le moment qu'il était arrivé chez eux, ils demanderent la permission de faire débiter leurs coquilles dans le Royaume suivant l'usage accoutumé. Le Prince, qui de son côté voulait les traiter avec ménagement, leur dit qu'il serait le protecteur de tous les pieux établissemens qu'ils avaient créés pour le bonheur de son peuple, & pour le bien de l'Etat: cette démarche de leur part n'était pas sans motif, comme on le verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XIII.

Les Huîtres.

Candor, qui s'était levé de bon matin, se promenait hors de la ville avec quelques personnes de sa suite, lorsqu'il vit sortir par une porte dérobée des Facards, une petite voiture couverte, accompagnée d'un des leurs, qui ne paraissait pas se soucier d'être apperçu : il l'aborda cependant ; & s'étant informé de la santé de leur chef, il lui demanda comme par maniere de conversation, quel était le sujet de son voyage : très-auguste Prince, reprit le Facard, votre Altesse sçaura que ce petit chariot que je conduis jusqu'à la mer est chargé de trois barils qui contiennent des coquilles d'huîtres sacrées que nous envoyons à nos freres des autres Provinces, pour qu'ils les distribuent moyennant une peti-

te rétribution aux personnes pieuses qui ne peuvent venir les chercher elles-mêmes en ce saint lieu; je vais les faire embarquer au port prochain sur un vaisseau préparé pour le transport de ces précieuses coquilles.

Candor loua le zèle des Révérends Peres, & laissa partir celui qui escortait le chariot; mais il avait remarqué que quatre puissans chevaux pouvaient à peine le traîner: il soupçonna quelque mystere; ce n'était pas qu'il ne fût persuadé que les Facards etaient gens à bien vendre leurs coquilles; mais comme on ne lui en revendait pas facilement, il dit à quatre Officiers de sa suite de marcher sur les pas du Facard; & lorsqu'ils seraient assez éloignés de la ville, de l'arrêter sous prétexte qu'il emportait des denrées contre les ordres du Prince & de le lui amener tandis que l'on visiterait ses barils, dont on viendrait promptement lui faire rapport par un autre chemin.

On doit prévenir pour l'intelligence de ce chapitre, que dans le bras de mer qui traversait la province Vexata, il se trouvait des huîtres d'une grosseur énorme & d'un goût exquis; mais elles étaient extrêmement rares, parce que la nature retient ordinairement sur la quantité ce qu'elle donne en qualité; il arrivait même qu'elles manquaient tout-à-fait pendant certaines années, où l'on ne pêchait que des coquilles.

Les Facards de Vexata n'étaient pas moins gourmands qu'ils le sont ailleurs: ils firent croire au peuple que ses crimes faisaient fuir ces huîtres loin de leurs bords, & que leur abondance au contraire était la récompense de leurs bonnes œuvres.

Dès qu'on a mis une fois du mystère à un événement naturel, on peut pousser le merveilleux aussi loin qu'on le juge à propos. Les huîtres furent

regardés comme les Dieux protecteurs du pays: il fut défendu d'en manger sous peine de sacrilège; il fut ordonné de les apporter toutes aux Révérends Peres; & dès qu'elles furent dans le temple des Facards, elles firent des prodiges, & rendirent des oracles peu intelligibles à la vérité; & c'est vraisemblablement de-là que vient le proverbe de *raisonner comme une huitre*.

Toutes les huitres à l'écaille n'avaient pas indistinctement le don prophétique; mais la connaissance en était réservée aux seuls Facards; & la crainte d'avalier quelque Divinité mâle ou femelle, ne permettait pas aux peuples d'en tâter.

Ceux qui s'en étaient abstenus toute leur vie, & s'étaient soumis aveuglément à toutes les décisions des Facards, pouvaient espérer après leur mort d'être aussi changés en huitres, ce qui ne faisait pas une métamorphose si considérable pour quelques-uns.

F

Candor, qui aimait les huîtres, mais qui ne les adorait pas, s'était très-scandalisé de la fourberie des Facards; il sçavait d'ailleurs que le malheur des peuples suit presque toujours la superstition; mais c'est de toutes les maladies de l'humanité la plus difficile à guérir: ce ne pouvait être ni l'ouvrage de l'autorité, ni celui de la raison; il fallait se servir du même moyen que les Facards avaient employé, la ruse & la patience, enfin tout attendre des circonstances: il ne manqua pas de s'en présenter de favorables.

Les Officiers que Candor avait envoyés à la suite du caisson conduit par le Facard, accoururent lui dire que les barils dont il était chargé, étaient remplis de pieces d'or & d'argent, que l'on pouvait estimer plusieurs millions; que deux d'entr'eux gardaient le Facard, tandis qu'ils étaient venus avertir le Prince de cette découverte.

Emmenez encore avec vous, lui dit Candor, dix de mes Officiers, vous paraitrez ignorer la permission que je donnai hier aux Facards, & prendre sur vous cet acte de violence pour conserver mes droits: ceux d'entre vous qui gardent le conducteur, le ramèneront comme pour avoir le témoignage de la permission qu'il vous a allégué; tandis que je lui expédierai un passe-port pour ses coquilles, vos camarades se hâteront de vider les barils des especes qu'ils contiennent, & les rempliront avec la même diligence des premières coquilles d'huîtres qu'ils trouveront sur le bord de la mer, & vous m'apporterez sur vos chameaux le mieux qu'il vous sera possible, les especes que les Facards voulaient soustraire.

Tout se passa suivant l'intention de Candor: il était à s'entretenir paisiblement avec le chef des Facards, lorsque le conducteur du chariot arrêté

vint lui adresser es splaintes de la violence que ses Officiers avaient exercé contre ses intentions. Le Prince, loin d'excuser leur zèle, feignit un grand mécontentement de leur conduite, & fit appeller son secrétaire pour délivrer un passe-port général pour tout ce que les Révérends Peres voudraient faire sortir non-seulement de la Province, mais encore du Royaume.

Le secrétaire ne s'étant point trouvé, on le fit long-tems chercher; & ne paraissant point, le Prince écrivit de sa propre main le passe-port qu'il déchira plusieurs fois, parce qu'il ne le trouvait pas assez bien conçu: les Officiers avaient eu plus de tems qu'il ne leur en fallait; & avaient si bien renfoncé les barils, que le Facard ne s'aperçut de rien à son retour.

La prise des Officiers de Candor en valait bien la peine: lorsqu'elle fut apportée à son palais, sans que person-

ne s'en fut apperçu, il se trouva qu'elle se montait à deux millions de Roupies : le Prince en donna mille à chacun de ses Officiers, & mille autres pour les distribuer avec choix parmi le peuple, dont il fallait gagner la confiance ; ils exécuterent encore cette fois ses ordres d'une maniere conforme aux intentions de leur maitre, & tout-à-fait digne de la générosité de ce bon Prince : ils s'informaient des familles les plus pauvres, allaient chez les malades, prévenaient les infortunés que la timidité laissait manquer de secours ; enfin ils se firent adorer, & leur Prince fut béni par tout le peuple.

Les esprits ainsi disposés, Candor voulait donner une fête à l'occasion de son arrivée ; mais le chef des Facards lui fit observer qu'il serait peut-être plus à propos d'attendre la fête de la cinquantaine. Ce jour solennel était celui où l'on exposait au peuple

une espece de plateau en forme de chasse de cristal, au milieu de laquelle on voyait un plat chargé de cinquante douzaines d'huitres, parmi lesquelles il devait toujours s'en trouver une qui annonçait au peuple ce qu'il avait à craindre & à espérer pendant l'année: cette cérémonie se passait sur le rivage, où l'on dressait un autel; & dès que l'oracle avait parlé, on rendait les Dieux à leurs élémens, en jettant les huitres dans la mer.

Candor consentit volontiers à cette proposition qui se trouvait favorable à ses projets, & fit publier que chaque citoyen pouvait jusqu'à ce moment lui adresser un mémoire qui exposât sa situation, promettant de la rendre aussi fortunée qu'il serait en son pouvoir.

La douceur & la sagesse de Candor lui avaient gagné tous les cœurs, & ses Officiers joignant les effets aux promesses, avaient établi la confiance dans tous les esprits.

Les Vexati commençaiẽt à respirer depuis son arrivée, & il était déjà venu dans la tête de quelques-uns que l'on pouvait être plus heureux sous son gouvernement que sous l'administration des Facards.

Cependant la substitution que Candor avait fait faire à la place du trésor des Révérends Peres, ne s'était vraisemblablement pas encore découverte, car ils n'avaient laissé échapper aucune plainte, ce qui engagea les Officiers de Candor à se méfier de quelque trahison secrète: quoique le Prince ne fut point né méfiant, il crut devoir suivre cet avis, il invita tous les jours leur chef à manger avec lui, & ne goûta aucuns mets qu'il n'en eût auparavant servi au Révérend Pere Arsenicus.

On peut présûmer, sans blesser la charité, que cette précaution fut sage, car on apprit que le conducteur du trésor, chargé de le faire passer chez

un petit Prince voisin & de tout tems ennemi de la Félicie, y était arrivé; que ce Prince, indigné de ne trouver que des coquilles au lieu des sommes qui lui avaient été promises pour déclarer la guerre au Roi Félix, avait fait pendre le Facard, & avait promis d'en faire autant à tous ceux de ses confreres qui lui tomberaient sous la main, pour se venger de la mauvaise plaisanterie, qu'il croyait avoir effuyée. Cependant le chef des Facards ne laissa pas échapper le moindre murmure, & ne fit paraître aucun ressentiment lorsqu'il apprit cette nouvelle.

Dans ce tems-là les transports du peuple pour Candor, qui ne cessait de le combler de biens, commençaient à causer des allarmes au prévoyant Arsénicus, que les précautions du Prince ne laissaient pas que d'embarasser; il attendait avec impatience la grande fête des huitres pour execu-

ter le projet qu'il avait conçu; elle arriva.

Depuis long-tems les Facards faisoient des dispositions pour qu'elle fût plus solemnelle qu'elle n'avait jamais été: ils n'avaient pas manqué de jeter parmi les peuples des semences de terreur capables de les allarmer, & de les faire rentrer sous le joug par la crainte; mais Candor avait pris un meilleur parti: il les avait entraîné par ses caresses & par ses bienfaits; il avait fait rendre à chaque citoyen le mémoire qu'il en avait reçu, avec une réponse qui servait d'obligation pour payer au jour même de la grande fête une somme plus ou moins considérable, suivant la fortune & les besoins de chacun.

Tous les peuples de Crédule s'étaient rendus suivant l'usage sur les bords de la mer: l'autel y fut porté, le plat d'huîtres mystérieuses fut placé dessus; & après les offrandes & cé-

rémonies accoutumées, le Prince Candor entra dans le sanctuaire pour donner au peuple l'exemple de l'hommage que l'on doit au culte établi. Les Facards, la tête & le visage couverts, étaient rangés des deux côtés de l'autel, les bras croisés sur la poitrine. Dans l'attente de l'oracle, on gardait ce silence profond qui inspire la vénération, & qui rend plus augustes les cérémonies mystérieuses: le Prince s'avance suivi de ses Officiers; mais à peine s'est-il prosterné devant l'autel, qu'il en sort une voix terrible & menaçante qui prononce ces paroles: . . . *

Mais Candor qui a prévu la prophétie, n'en paraît pas plus ému: en se relevant il donne de la tête dans le plateau sur lequel les huîtres étaient

* On n'a osé rapporter l'horrible imprécation qui se fit entendre contre les bons Princes qui veulent gouverner leurs sujets par la justice & la douceur, & cet abominable sacrilège prononcé par une huître: elle était prête à prendre crédit. *Tantum &c.* . . .

dressées, les renverse, & fait rouler de toutes parts des coquilles d'huitres, dont les Facards avaient mangé les Divinités à leur déjeûné avant de venir à la cérémonie.

Le peuple paraît indigné de cette supercherie; mais ce n'est pas tout, Candor fait signe à ses Officiers qui brisent l'autel, & découvrent à tous les yeux le Facard, qui, par le moyen d'un portevoix, venait de rendre un si bel oracle: les Officiers du Prince tombent dessus, le garotent, & lui font avouer sa fourberie.

Alors Candor se tournant vers le peuple, lui adresse ces paroles mémorables. „Les Dieux ne sont point en-
 „fermés dans des coquilles: ils rem-
 „plissent également le Ciel, la terre &
 „la mer qu'ils ont créés: ils vous ont
 „envoyé les huitres comme les autres
 „productions de la nature, pour vous
 „nourrir, & les Facards pour exercer
 „votre patience, comme les punaises

„& les autres vermines qui sucent le
 „fang, & qu'on écrase. Ils vous ont
 „envoyé ce fléau pour vos fautes: ils
 „m'ont chargé du soin de récompenser
 „vos vertus: le tems de la vengeance
 „est passé, j'apporte celui de
 „l'abondance: ils vous ont puni par
 „justice, ils vous pardonnent par bon-
 „té; les petits & les grands servent
 „également à l'exécution de leurs dé-
 „crets; mais les Facards & leurs fem-
 „blables ne sont jamais que les instru-
 „mens de leur colere, & les Rois &
 „les Princes sont les dispensateurs de
 „leurs bienfaits.“

Alors Candor apprit au peuple
 comment il avait surpris le trésor que
 les traîtres faisaient passer à leurs en-
 nemis, & acheva d'en faire distribuer
 le reste, non comme un présent de
 sa libéralité, mais comme la restitu-
 tion de leurs patrimoines qu'ils avaient
 eu la faiblesse de porter à des scélé-
 rats qui en avaient fait un si perni-
 cieux usage.

Le peuple combla Candor de bénédictions, & le reconduisait en chantant ses louanges, lorsque le Prince reçut un courier de Dolcina, qui lui apprit que le Roi Félix avait été frappé d'une attaque d'apoplexie, qui laissait peu d'espérance pour la vie de ce bon Prince. Candor fut pénétré de cette triste nouvelle; & la douleur la plus vive vint troubler la satisfaction la plus douce d'avoir sçu délivrer les malheureux Vexati du joug odieux des Facards.

Les prières les plus ardentes furent aussitôt adressées aux Dieux protecteurs de l'Empire; & comme les Facards ne s'y mêlerent point, elles furent exaucées; quoique le Prince n'eut pas perdu un instant, il trouva son pere parfaitement rétabli, & qui venait au-devant de lui hors des portes de la Ville, accompagné de la chere gouvernante Dolcina.

Quels tendres transports! quelle joye mutuelle entre un pere si bon & un fils si sensible! quelles acclamations de la part des peuples, en recouvrant leur Roi bien-aimé, en revoiant un jeune Prince qui donnait de si belles espérences! quelle vive satisfaction pour la vertueuse Dolcina de recueillir des fruits si doux de sa bonne éducation: on n'entendait de tous côtés que ces cris répétés sans cesse: *vive le Roi Félix! Vive le Prince Candor! Vive la sage Dolcina!* L'ivresse des peuples saisissait les plus indifférens: on éprouvait ce tressaillement délicieux d'une joye que le cœur ne peut contenir.

Si ces transports, cet empressement universel de tous ceux qui avaient volé au-devant de Candor, étaient flatteurs pour ce Prince, un spectacle non moins touchant l'attendait aux portes du Palais: les femmes & leurs enfans semaient des fleurs devant ses pas; & les vieillards que leur âge avait

empêché de suivre les jeunes gens, avaient couru à sa rencontre, recueillaient le reste de leurs forces pour se précipiter sur son passage, & disaient en s'en retournant: que le Ciel dispose maintenant de notre vie, nous mourons satisfaits, puisque nous avons vu encore une fois le Prince Candor.

Cependant on était aux portes du Palais, lorsque le Prince s'arrêta pour faire observer au Roi son pere, que la loi lui défendait d'y entrer avant qu'il eût rempli le tems des épreuves: mais tout le peuple s'écria qu'il n'en était pas besoin, que les preuves de sagesse qu'il avait données étaient suffisantes, qu'ils le reconnaissaient pour le successeur du Roi, & qu'ils ne permettraient jamais qu'il s'éloignât d'eux une seconde fois.

Cette dispense universelle fut ratifiée le lendemain par les Magistrats en des termes qui ne marquaient pas

moins de confiance que le reste des
citoyens. Dès ce moment le Roi
Felix voulut partager sa puissance avec
son fils, afin, dit-il, que les peuples
ne s'apperçussent point de sa mort;
& celui-ci se chargea de tous les tra-
vaux du Gouvernement, ne réservant
que l'autorité & les hommages pour
son pere.



CHAPITRE XIV.

Ah! Quel dommage!

La belle Blandine n'avait pas été instruite la dernière du retour de Candor: elle fit prier ce Prince de lui accorder une audience, aussitôt que ses grandes occupations le lui permettraient. Candor, à qui les affaires de l'Etat n'étaient point un prétexte d'ingratitude, & qui trouvait toujours le tems d'obliger, répondit que le jour même il se rendrait à l'invitation de Blandine.

Cette nouvelle fit une grande révolution dans le temple: il n'y eut pas une de ses compagnes, qui, en la félicitant de cette faveur, ne projetât d'en recueillir le fruit. La grande fête de la Déesse n'avait jamais vu ses Prêtresses si parées, & jamais son culte n'avait été si parfaitement ou-

blié: comment ne pas s'occuper entièrement d'un Prince si parfait, dont on avait entendu raconter tant de merveilles? Aussi dès qu'il parut au parloir, pas un carreau de la grille ne resta vacant: tous les yeux étaient fixés sur lui, & tâchaient de fixer les siens; l'une ne cessait de mordre ses lèvres, l'autre d'attendrir ses regards; celle-ci d'ajuster son voile, celle-là de tarabuster sa coëffure.

Ce fut bien autre chose, lorsqu'après avoir laissé sa suite dans le vestibule extérieur, il fut introduit dans l'intérieur du temple: il fut investi de toutes parts; c'était à qui lui présenterait ses ouvrages, à qui emplirait ses poches de bonbons, à qui s'emparerait de sa conversation: les vieilles lui disaient tout bas du mal de la grande Prêtresse; les jeunes ne taris-
 faient point sur les éloges des ministres du temple: il y a des amuse-
 mens pour tous les âges.

Candor qui était très-complaisant

avec les femmes, écoutait les unes & les autres, & trouvait les moyens de répondre à toutes quelque chose d'obligéant : cependant comme il ne voyait point paraître Blandine, il pria qu'on la fît avertir de son arrivée : ou lui répondit qu'une indisposition subite l'avait empêchée de quitter la chambre, & qu'elle le prioit de vouloir bien s'y rendre.

Cette démarche pouvait bien n'être pas absolument conforme aux règles inviolables de la Déesse Pudor ; mais la sagesse du Prince ne permettant pas de balancer, & la confiance que sa réputation avait établie, rendirent toutes ses volontés légitimes : on n'osa lui refuser une permission qu'il n'aurait pas lui-même demandée, s'il avait sçu qu'elle était contraire aux loix ; mais tranquille sur ses intentions, il était sans inquiétude sur ces démarches.

Candor fut conduit dans la chambre de Blandine, qui s'était mise au

lit pour le recevoir. L'aspect d'un Palais où l'art & l'opulence ont épuisé leurs trésors, peut causer l'admiration; mais la cellule de Blandine inspirait la volupté par tous les sens: des vases remplis de fleurs répandoient une odeur suave & délicieuse: une simplicité charmante, une propreté mille fois plus appétissante que la richesse; un lit d'une forme élégante, & d'une blancheur éblouissante, semblait être l'autel du plaisir; & celle qu'on y voyait mollement étendue, ne pouvait être une autre que la Déesse.

Candor s'approcha d'elle, & mit dans ses premières paroles une douceur, une bienveillance qui durent inspirer la confiance en annonçant la sensibilité. Blandine possédait plus que personne le talent de dire des choses flatteuses avec cet air obligeant & sincère qui les persuade. Les éloges qui auraient révolté la modestie de Candor dans la bouche des coquettes, lui parurent intéressantes dans

celle de la belle Blandine. Eh! comment ne pas se complaire dans les applaudissemens d'une femme charmante & spirituelle: sexe enchanteur, vos suffrages sont le prix le plus doux de nos travaux: un regard de vos beaux yeux nous anime; un sourire nous console, un mot nous encourage, nous excite, nous anime; rien de pénible, tout est facile.

La séduisante Blandine avait déjà sçu s'emparer de l'esprit de Candor; mais il fallait séduire son cœur, l'un mène à l'autre; il n'est qu'un pas de la confiance à l'amour, & ce pas n'était pas difficile avec une femme aussi charmante, & qui avait formé le projet de plaire à quelque prix que ce fut: elle avait tendu une main à Candor qui l'avait baissée avec assez d'empressement: car bien que ce mouvement eût assez de vivacité, Blandine n'avait pas encore pû y distinguer de la tendresse, quelque portée qu'elle fût à se flatter.



Cette belle main que Blandine avait tendue à Candor, appartenait au plus beau bras du monde: en l'étendant hors du lit, il s'était nécessairement découvert un peu haut. Blandine s'en aperçut; mais en voulant le cacher, elle découvrit un col qui tenait aussi à une épaule plus blanche que le satin, & plus polie que l'yvoire: il sembla qu'un lutin se plût à contrarier Blandine; elle ne pouvait couvrir une partie de ses charmes sans en découvrir une autre. Pour peu que l'on suive ses mouvemens, je n'aurai pas besoin de dire ce qu'elle offrit aux regards du Prince, en cachant son col & ses épaules. Ses joues étaient colorées: ses yeux à demi fermés exprimaient à la fois & le désir & la langueur. Ses lèvres brûlantes avaient besoin d'être souvent humectées par sa langue: son teint auparavant plus blanc que le lis, s'était animé des couleurs de la rose tendre; sa respiration était élevée & fré-

quente. Elle avait la voix tremblante de plaisir, & ses mots étaient à peine articulés. Le Prince avait été contraint de s'approcher très-près, & même de s'asseoir sur le bord de son lit. Les mouvemens qu'elle avait faits, avaient forcé le tissu qui la couvrait à épouser exactement toutes les formes de son corps, & ce voile décelait en la couvrant des beautés. . . . En ce moment la favorite fut obligée de s'interrompre: eh bien, dit la Reine, qu'y a t-il donc? Une lacune, Madame. — *Une lacune: qu'est-ce que c'est que cela;*

Le grand Passe-partout qui était excessivement lettré, trouva ridicule la question de la Reine; & comme par le droit de sa charge il était toujours derrière ou devant sa Majesté, il lui pressa tendrement le genouil pour l'avertir qu'elle venait de dire une sottise, & que pour peu qu'elle continuât, il pourrait bien lui en échapper encore. — Ah! oui, dit Trapue,

qui eut l'esprit de concevoir ce que lui voulait dire son favori, je sçais ce que c'est: j'étais distraite, c'est la faute aussi, ajouta-t-elle en le regardant tendrement, il ne cesse de me faire des niches: il est d'une polissonnerie délicieuse, mais inquiétante à l'excès. — Et le... la lacune! Eh bien qu'est-ce qu'elle dit? Car quand on fait comme cela arriver inopinément quelqu'un, encore faut-il que ce soit pour dire quelque chose. Ici la Reine eut le genouil beaucoup plus fortement pressé que ci-devant. . . . Ah dame! continua-t-elle, si c'est là un conte: oh! je n'en veux plus comme cela, ou je prétends que. . . . Mais allez-donc, dit-elle à la conteuse, ce chapitre est très-intéressant: il me paraît qu'il prend très-bien; la situation sur laquelle vous êtes restée, est, on ne peut pas plus jolie.

Madame, répondit celle-ci, il me serait facile de vous satisfaire, si je
vou-

voulais suppléer à ce qui manque en cet endroit; mais je dois avertir Votre Majesté, qu'il y a au moins trois feuilles, qui paraissent avoir été déchirés sans doute par dépit de quelques vieux reclus, du tems que le manuscrit était entre leurs mains. Ah! quel dommage, s'écria la Reine, cela commençait si bien: mon Dieu, quel dommage! était-ce-là qu'il fallait que ce livre fût déchiré!..... Ah! quel dommage!



CHAPITRE XV.

L'Administration.

Candor ne pensait pas, comme on l'a imaginé depuis, que la richesse d'un Etat consistât dans l'étendue du pays, & dans la profusion des espèces numériques: il croyait au contraire que sa véritable opulence vient de l'abondance des denrées, & du nombre des habitans. Il encourageait donc la culture des terres & protégeait la population: il facilitait aussi le commerce intérieur & les échanges entre ses sujets, mais il s'opposait au trafic mercénaire des Etrangers.

Son pays abondait de toutes les productions nécessaires à la subsistance, & même aux douceurs de la vie. Qu'auraient gagné ses peuples dans des correspondances éloignées? Qu'en auraient-ils rapporté? Des choses su-

perflues, peut-être dangereuses. Multiplier les besoins, n'est pas toujours augmenter les jouissances: on peut les varier avec peu de choses; la vie de l'homme est plus bornée que ses désirs. Il résolut donc de rendre ses peuples plus heureux qu'opulens.

Le climat était doux, le sol fertile, voila les deux premiers principes du bien-être: cependant il restait des terres incultes, des habitations abandonnées: il fallait donc rechercher avec attention les vices qui s'opposaient au bonheur de ses sujets; la population lui parut mériter ses premiers soins. Il y avait dans ses Etats un grand nombre de Celibataires: les uns s'étaient dévoués à cet état, en suivant des usages établis depuis long-tems & qu'il n'osait détruire tout-à-coup, mais qu'il se promettait bien d'abolir avec le tems. Il crut devoir commencer par ceux qui restaient volontairement dans cet état, égale-

ment vicieux en politique & en morale; il n'imagina jamais rien de mieux que de créer des Edits favorables aux époux & aux peres de famille, & onéreux aux Célibataires. Il ordonna qu'outre les impôts dont il auraient la double charge des autres sujets, les Célibataires seraient obligés de payer la dixieme partie de leurs revenus aux enfans qui viendraient à naitre dans leurs familles. Cet Edit produisit à la vérité un grand nombre de mariages; mais comme ces alliances avaient été contractées sans penchant & sans convenance, il en résulta de plus grands inconvéniens: des noeuds si mal assortis ne pouvaient manquer de se rompre, & l'Etat de recevoir encore quelques secousses funestes de ces divisions intérieures.

Candor ne trouva pas d'autres moyens pour y remédier, que de permettre le divorce: chacun des nouveaux époux profita de cette liberté, comme des oiseaux long-tems retenus

qui sortent avec impétuosité de la cage qui leur est ouverte, & qui volent sans sçavoir où ils vont; mais battus par les vents & par les orages, ils sont trop heureux de rejoindre leurs anciennes demeures, lorsqu'ils ne s'en sont pas trop écartés, & de retrouver leurs compagnes après s'être mêlés parmi des oiseaux étrangers ou sauvages, avec lesquels ils n'ont pas pu s'apparier.

Candor fut encore obligé d'arrêter cette impétueuse effervescence & cet amour du changement, en exigeant que la séparation ne pourrait se faire que du consentement réciproque des deux époux, & qu'ils pourraient se réunir au bout d'une année, dans le cas où ni l'un ni l'autre n'aurait pris d'engagement dont il fut satisfait: il arrivait donc presque toujours que l'époux qui avait quitté une femme pour sa coquetterie, ses caprices, ses hauteurs, en trouvait une autre plus altière, plus co-

trab oniq. h. me y. h. : G iij

quette, plus capricieuse; il trouvait d'ailleurs difficilement à se pourvoir, par la crainte que la nouvelle femme qu'il recherchait, avait de son côté, de se voir quitter pour retourner à l'ancienne. Les femmes quittées, soit qu'elles regrettaient un volage, soit qu'elles voulassent punir un inconstant, se flattaient secrettement du pouvoir de leurs charmes, parce que l'amour-propre venait toujours au secours de l'amour offensé; & soit par vanité, soit par tendresse, elles attendaient un retour qui flattait également leur orgueil: elles pouvaient d'ailleurs espérer plus d'égards & de complaisance par la suite; & l'envie de dominer était seule capable de les déterminer à garder leurs avantages, ce qu'elles n'auraient pas trouvé dans un nouvel époux. Ces divers moyens tirés de la connoissance du cœur humain, produisirent tout l'effet que Candor en avait espéré: il y eut à peine dans

une année l'exemple de quatre divorces, & rarement elle était révolue avant la réunion des époux.

Cependant il restait encore un asyle à l'inconstance des époux, & une ressource aux Célibataires. La débauche offrait des charmes à ces ames viles qui ne connaissent de plaisir que dans la dépravation.

Candor remarqua que l'adultere venait presque toujours de la séduction des hommes, & la prostitution de la dépravation des femmes. Il condamna ceux qui seraient convaincus du premier de ces crimes, à payer de la moitié de leur fortune le tort qu'ils avaient fait à l'époux outragé, à nourrir la moitié de ses enfans, & à garder toute leur vie la femme qu'ils avaient séduite. Quant aux prostituées, il ordonna qu'elles seraient toutes conduites dans un quartier séparé de la ville, où elles seraient gardées sans pouvoir jamais en sortir, &

dont les issues seraient fermées pendant la nuit, & les entrées ouvertes seulement pendant le jour à ceux qui voudraient les aller visiter.

Il ne faut, pour rendre le vice odieux, que le rendre public, & lui imprimer ouvertement toute la honte qu'il mérite. Ceux qui osèrent braver la bienséance, obligés d'avouer tous les passans pour témoins de leur débauche, en rougirent enfin, & ne purent soutenir les insultes du peuple qui les surprenait, pour ainsi dire, dans leur turpitude, & les reconduisait avec des huées jusques à leurs demeures.

Si les révolutions sont difficiles dans un gouvernement, elles sont plus lentes encore dans les mœurs d'une nation; mais elles sont aussi plus durables, parce que l'opinion est plus forte que les loix: il n'y a point d'Edits capables de rendre le courage à un peuple qui s'est une fois laissé avilir & subjugué. La perte de la ver-

tu est encore plus difficile à recouvrer : des réglemens sages, & sur-tout l'exemple du Prince, sont seuls capables de la rappeler, & de lui rendre sa première vigueur.

Les lettres, qui de tout tems ont donné le ton aux Nations, parce que l'ascendant de l'esprit a plus de pouvoir que les efforts de la force, & que la persuasion gagne plus de cœurs que la violence n'en subjuguë; ces gens donc, qui sacrifient tous leurs plaisirs pour un peu de gloire mêlée de beaucoup de persécutions, qui atrent leur vie pour immortaliser leur nom, étaient sur-tout protégés, encouragés, & même recherchés par Candor qui ne disait point qu'ils étaient *mauvaise compagnie*; mais ceux qui s'occupaient jour & nuit à retourner de toutes les manières des lieux communs à sa louange, avaient la moindre part à ses bienfaits; quelque ingénieuses que fussent leurs pro-

ductions: il louait les fleurs, mais il payait les fruits. Lorsque les beaux-arts fleurissent dans un pays, disait-il, c'est toujours une preuve de son abondance, ce sont des fleurs qui se produisent de tous côtés dans un terrain gras & fertile, & sous un ciel heureux & serein: la sagesse d'un bon gouvernement les met à l'abri de la sécheresse & des vents orageux. Il avait une grande vénération pour la simple nature; mais il était fort loin de penser qu'on la gâte en la cultivant, car il sçavait que les plantes & les fruits des jardins, sont plus doux & plus exquis que ceux qui croissent dans les lieux sauvages.

Si quelqu'artiste faisait une découverte utile pour les arts, si l'on publiait quelque excellent ouvrage de morale, quelque projet sage pour l'avantage de l'Etat, pour la réformation du Gouvernement, pour l'instruction du Public, il allait lui-même chercher l'auteur, le comblait d'éloges, lui as-

signait des récompenses, lui promettoit de nouvelles graces pour l'engager, & veillait à ce que l'indigence ou l'envie ne vinssent pas étouffer des talens utiles à la patrie. Mes amis, avait-il coutume de dire à ses Ministres, il ne faut pas laisser éteindre, faute d'aliment, la lampe qui nous éclaire; il faut l'entretenir à mesure qu'elle se consume, & sur-tout la préserver des vents ennemis qui lui font la guerre, & qui pourraient l'éteindre.

Toutes les productions de l'esprit étaient libres comme la pensée qui les crée: le succès ou la honte faisaient connaître les bonnes ou les mauvaises. C'est avilir l'homme, disait-il, que de croire que sa raison est incapable de lui faire connaître les opinions utiles ou dangereuses, tandis que l'instinct suffit aux animaux pour leur indiquer les plantes salutaires ou empoisonnées, que l'auteur de la na-

ture a mêlés sur la terre. Le seul objet sur lequel il eût défendu d'écrire, était le culte des Dieux, & tout ce qui pouvait y avoir rapport: l'on ne doit pas avoir besoin de dire à quel point cette défense était sage: elle était même à plus d'un égard utile à ses sujets, car leurs Juges, comme on l'a vu, n'étaient que des huîtres d'autant plus dangereuses, qu'elles s'attribuaient plus de sagacité, bien que ces Juges n'eussent jamais appris leur devoir que par l'exemple, à-peu-près comme une brute apprend à brouter en voyant sa mere.

Tout ce qui sortait de la regle commune des choses ordinaires, ne pouvait que paraître prodigieux à des gens dénués de lumieres; mais ce qui ne peut se concevoir, c'est que ces aveugles d'entendement fussent toujours, & dans les matieres qui passaient le plus leur intelligence, les Juges nés des productions du génie, & traitassent de maléfices & de sorti-

léges, tout ce qu'ils ne comprenaient pas, pour s'épargner le désavantage qu'elles auraient eu dans la discussion. Ils condamnaient donc au feu ceux de qui les découvertes devaient un jour faire le bonheur & la gloire de l'humanité.

Tous ces évènements qui paraissent des prodiges de la nature, parce qu'on ne peut pénétrer ses loix éternelles, & qu'il faut souvent une longue révolution de siècles pour les amener, étaient regardés comme le fruit de quelque opération magique; & si quelque honnête-homme avait eu quelque discussion avec deux scélérats de Facards, il était certain, pour peu qu'il fut riche, d'être livré à la rigueur des loix; & les loix exécutées par l'ignorance, sont toujours plus terribles.

Le cœur du sage Candor saignait à chaque fois que cet usage barbare lui enlevait un citoyen: il résolut de le détruire.

Son autorité enchainée par la force de la superstition ne pouvait agir que lentement & par adresse: il craignait de déplaire au bon Félix, qui gémissait ainsi que lui d'une tyrannie si odieuse, mais qui n'osait attaquer des droits anciens & respectés par ses Prédécesseurs, tant la mal-entendue vénération de l'antiquité a toujours été funeste.

Candor qui songeait donc sans cesse aux moyens d'en délivrer son peuple, observa que lorsqu'un accusé puissant était traduit devant les Facards, ils déchiraient leurs vêtements, & marquaient une grande consternation; qu'au contraire, lorsqu'on ne leur amenait qu'un coupable de la lie du peuple, ils ne montraient aucune colere, & l'envoyaient tranquillement au supplice: il demanda la cause de cette distinction à un sage qu'il avait attiré dans sa Cour, & qu'il consultait sans cesse. Prince très-clément, lui répondit le sage, les Facards ne

déchirent point leurs robes lorsque les biens du coupable, dont la confiscation leur appartient, ne sont pas suffisans pour leur en donner d'autres, à ce qu'a dit un Philosophe plus plaissant qu'ils n'ont coutume de l'être.

Candor n'eut pas besoin d'en sçavoir davantage. Il rendit le lendemain un Edit en termes très-honorables pour les Facards, par lequel il convenait que les interprètes des Dieux étaient les Juges éternels de tous les crimes qui pouvaient blesser leurs Divinités; que leur ministère étant purement spirituel, leur pouvoir s'étendait sur toutes les choses spirituelles; mais que les biens des coupables, n'étant que des matieres terrestres & temporelles, ils appartenaient de droit au fisc, & devaient être employés à réparer les maux que les méchans avaient pu causer à l'Etat; qu'en conséquence il disposerait à l'avenir, selon qu'il le jugerait à propos, de la confiscation des biens de ceux qu'ils

auraient condamnés : les Facards murmurerent beaucoup contre cet Edit ; mais ne pouvant chercher à s'y soustraire, sans faire connoître que leur avidité était la véritable cause de leur zèle, ils se soumirent ; & cet Arrêt de Candor conjura si bien les forciers, qu'il ne s'en trouva plus d'accusés ni de punis.

L'exécution des loix civiles, ne méritant pas moins son attention, il résolut d'en prévenir tous les abus : il avait ouï dire, que chez un ancien peuple, les Juges ne tenaient leur tribunal que la nuit, non-seulement pour avoir l'esprit recueilli, mais aussi pour que l'obscurité leur dérobat tout objet qui pût les émouvoir ou les séduire. Cette idée lui en fit naître une autre capable d'opposer un frein à la cupidité des Magistrats : ce n'est pas eux, mais leurs jugemens qu'il couvrit des voiles de la plus profonde obscurité ; le moyen fut simple & l'effet certain :

il était question d'empêcher, non les Juges de se laisser séduire, mais d'ôter aux plaideurs l'espérance de recueillir les fruits de leur séduction, quel que pût être le prix qu'ils vou-
 lussent y mettre. Personne, dit-il, ne voudra payer bien cher une fa-
 veur, dont il ne peut être assuré, ni acheter des suffrages équivoques: il ordonna pour cet effet que les Ju-
 ges ne donneraient plus leurs opini-
 ons de vive voix, mais par des bil-
 lets gravés, afin qu'on ne pût en re-
 connaître l'écriture, & jettes dans un
 scrutin qui ne serait ouvert que par le
 Président, qui formerait le décret de
 la pluralité des sentimens; par ce
 moyen, les Juges, assurés du secret,
 retournerent à la voix des loix & de
 leur conscience qui les rappelait, &
 ne firent plus de difficulté de trahir
 des engagemens illicites, qu'on ne
 pouvait les convaincre d'avoir rom-
 pus; & la prudence des clients qui

craignaient de prodiguer des dons pour un suffrage qui n'avait pas de témoins, fut un rempart pour l'innocence des Juges, qui furent pour jamais à l'abri des séductions, qui pouvaient tenter leur intégrité.



CHAPITRE XVI.

Très-connu de la vie & de la mort.

Candor avait encore remarqué différentes causes de la dépopulation de ses Etats, & que le plus grand nombre de ses sujets mouraient par la faute de ceux qui faisaient métier de leur vendre la santé: cet art d'abord inventé pour la conservation des hommes, était devenu la source de leur destruction.

Il n'y a point d'établissement si saint qui ne se corrompe. Les loix les plus sages ont fait naître la chicane & la fraude; on a tiré les poisons les plus subtils des métaux & des minéraux les plus précieux, des plantes les plus salutaires. L'ignorance & la charlatanerie des Médecins de ce tems-là, détruisaient plus d'hommes que le hazard n'en pouvait gué-

rir. La science n'était plus une étude profonde de la nature: c'était une pratique de systèmes & de modes ridicules; il semblait que l'organisation des corps fût changée depuis quelque tems; que les élémens dont ils sont formés, eussent une autre essence; que les principes de la vie fussent différens de ce qu'ils avaient été jusqu'alors: non contents des maux auxquels elle est assujettie, on en insinuait de nouveaux dans la santé la plus florissante, pour en prévenir, disait-on, de plus dangereux; mais qui ne pouvaient jamais arriver.

Candor mit ordre à ces abominables pratiques, & remédia sur le champ à de si funestes abus, en fixant à un prix assez considérable, le salaire de ceux qui guériraient leurs malades, mais en défendant aux autres sous peine de la vie, d'exiger aucun prix de leurs soins, lorsqu'ils étaient devenus inutiles; & s'ils pouvaient être convaincus d'avoir fait un mauvais trai-

tement par leur ignorance, ils étaient interdits de leur ministère; & s'ils étaient taxés de supercherie, leurs biens étaient confisqués au profit des Hôpitaux, à moins que dans l'espace de cinq années ils ne guérissent trois cents malades.

Ce réglemeut diminua les maladies de plus de moitié, seulement dans le cours de la première année; & celles auxquelles les hommes avaient été contraints de succomber, n'avaient pas à beaucoup près été si longues ni si mortelles.

Elles furent encore bien moins dangereuses, lorsque Candor se fut aperçu que la putréfaction des morts que l'on enterrait au milieu des villes, causait la plûpart des maladies dont elles étaient infectées; outre qu'il lui parut que c'était une profanation horrible, de faire pourrir les cadavres dans les mêmes lieux où l'on adorait les Divinités.

Il ordonna que les corps de tous

les sujets, aussi-tôt qu'ils auraient rendu à celui qui les avait créés, le soufflé de vie qui les avait animés, seraient portés sans distinction de rangs ni d'état, dans divers lieux hors de la ville, pour y être déposés jusqu'à ce que leur dissolution fut reconnue, & être ensuite transférés sur une petite montagne, où ils seraient brûlés dans une fournaise, dans laquelle ils seraient à l'instant consumés, parce qu'elle serait sans cesse entretenue ardente, moyennant une petite rétribution prise sur la succession des défunts.

Ce nouveau règlement fit encore murmurer ces especes de corbeaux qui vivent sur les corps morts; mais le bien qu'il ne tarda pas à procurer, s'étant bientôt fait connoître d'une manière sensible, les bénédictions du peuple, les vives acclamations de sa reconnoissance, étoufferent les cris lugubres de ces oiseaux de proye, qui furent obligés de se cacher dans la nuit & le silence.

CHAPITRE XVII.

Le Scandale.

Candor ordonna que l'on rendroit aux Dieux des actions de graces, parce qu'ils avaient rendu la santé au Roi son pere. Les Facards, les Falcistes, les Otioses, les Menditistes, les Fétides, tous prétendirent que la guérison du bon Roi Félix n'était due qu'à leurs prieres: le Prince crut qu'elle avait été accordée aux voeux réunis de tout le peuple, & décida que la fête serait publique.

Candor se rendit dans le temple principal avec cette piété profonde & sincere qu'inspirent l'amour & la reconnoissance: il trouva dans la premiere enceinte tout le peuple prosterné, chantant des cantiques d'actions de graces, & versant des larmes de joie; mais un spectacle tout différent

frappa ses yeux lorsqu'il entra dans l'intérieur.

Les Dames & les Seigneurs de la Cour, mêlés ensemble, y causaient aussi librement que dans une promenade: au lieu de se féliciter sur l'heureux événement qui les rassemblait, ils se complimentaient réciproquement sur leurs charmes, sur leurs parures; ce qui convenait plutôt à un bal qu'à l'auguste cérémonie dont ils devaient être les spectateurs. Les moins galans étaient sans cesse agacés par des gestes & par des regards, que la bienséance la plus commune n'aurait pas permis dans un cercle.

Combien, disait Candor, les Ministres des Dieux doivent être indignés d'une pareille conduite! Ils devraient bannir pour jamais de leurs temples, ceux qui les profanent par tant d'indécences.

Tan-

Tandis que le Prince, les yeux baissés, était occupé de ces pieuses réflexions, une odeur délicieuse, quoi qu'assez forte, vint frapper son odorat : il se retourna promptement, croyant que c'était l'autel des parfums & les réchaux sacrés que l'on apportait; mais ce n'était encore que le Grand Prêtre qui répandait autour de lui une odeur plus suave que l'encens réservé pour les Dieux.

Le Prince s'était attendu à voir un vieillard respectable, courbé sous le poids des ans & des austérités, & paré d'une barbe vénérable : il fut bien surpris de voir que celui qui passait en saluant galamment les Dames qui lui fouriaient, était un homme dont la figure fraîche & vermeille annonçait à peine six lustres : sa taille était haute, sa démarche fiere; & il n'y avait pas une Dame qui eût rien à lui disputer sur la finesse de son linge & la régularité de sa coëffure.

H

Après s'être assis sur une espede d'estrade qui était placée vis-à-vis celle du Prince, le Pontife prononça un discours peu onctueux, mais très-spirituel, dans lequel il fit entrer très-adroitement l'éloge de Candor, qui rougit cependant plusieurs fois & ne cessa de tenir les yeux baissés.

Ce discours ayant été débité avec des gestes remplis de graces, le Pontife se rendit dans le Sanctuaire, où il chanta avec les cadences les plus brillantes, les agrémens les plus recherchés, les inflexions les plus adroites, enfin avec tout le goût possible, une hymne aux Dieux protecteurs de l'Empire, & particulièrement à celui de la santé, qui avait bien voulu conserver celle du Souverain.

Cependant cette auguste cérémonie faillit être troublée d'une maniere très-singuliere par les sacrificateurs qui y avaient assisté, lorsqu'il fut question de reconduire le Prince à son Palais, suivant l'usage accoutumé.

C'était aussi l'usage dans les cérémonies solennelles, que tous les Ministres de la Religion & tous les peuples, imitassent la marche d'un certain Prophète nommé *Insidius*; on savait bien que cet *Insidius* était boiteux, mais il n'avait jamais été bien prouvé de quel côté: les uns, grands chroniqueurs de profession, prétendaient que c'était de la jambe gauche; les autres au contraire, soutenaient que c'était de la droite.

Cette question, qui avait plus d'une fois causé des divisions, était de plus grande importance dans la circonstance présente. Chaque parti voulait déterminer le jeune Prince en sa faveur: Candor ne se décida ni pour l'un ni pour l'autre, & leur répondit que ceux qui étaient faits pour conduire les autres, devaient toujours marcher droit; mais comme il n'aimait point à contraindre personne dans les opinions qui ne

bleffaient en rien le bon ordre, il permit à chacun de marcher, de boiter ou de ramper comme il le jugerait à propos: alors chaque parti se sépara pour boiter de son côté, ce qui fit un très-joli effet en procession.

Cependant les boiteux du côté droit, ne manquèrent pas, comme c'est l'usage, de se moquer des boiteux du côté gauche: l'on était prêt d'en venir aux mains, & certainement il y aurait eu quelques bras & quelques jambes de cassés, pour apprendre à boiter comme il faut.

Candor se donnait beaucoup de peine pour calmer les deux partis. Seigneur, vous êtes trop bon, lui disaient ses courtisans; votre Altesse ne sçait-elle pas que quand les chiens se battent, on ne les sépare qu'en frappant dessus: on peut aussi les arrêter en jettant de l'eau, répondit Candor, ce qui est un moyen plus doux; mais je veux encore mieux faire: il

leur demanda seulement de suspendre leur querelle jusqu'au lendemain, & les invita tous à se rendre à un grand repas qu'il leur avait fait préparer. Cette proposition obtint facilement la suspension qu'il demandait; & il leur fit tant verser de vin aux uns & aux autres, qu'ils s'en allerent boitant des deux côtés.

CHAPITRE XVIII.

Les Spectacles.

Cette auguste cérémonie fut suivie de réjouissances, de bals & de fêtes, qui se passerent avec beaucoup plus de décence: on proposa au Prince de faire venir les spectacles à la Cour, mais autant pour n'en point priver le public, que pour éviter les dépenses immenses, qu'entraîne nécessairement le transport de gens qui

ne marchent qu'avec toutes les commodités, & qui menent avec eux une suite plus considérable que les bagages d'une armée de cinquante mille hommes, Candor trouva plus simple & même plus agréable, d'aller chercher les spectacles que de les faire venir chez lui; d'ailleurs il était bien certain, que plus il se communiquerait à ses peuples, & plus il s'en ferait aimer; & c'était toujours le but de toutes ses actions.

Ce Prince aurait bien voulu commencer par aller voir un spectacle qui s'était établi pendant son absence, & qui attirait sans cesse une foule innombrable de spectateurs; mais on lui fit observer que sa présence devait d'abord honorer le spectacle de la nation. Il se laissa donc conduire, en se faisant une grande idée de ce spectacle national & privilégié; mais il fut étrangement surpris, lorsqu'il ne vit qu'une assemblée d'oiseaux qui répétaient, sans le comprendre, ce qu'on leur avait appris.

On lui fit voir d'abord des paons qui traînaient fierement leur queue sur le théâtre, & qui l'étaient ensuite pour s'y mirer. Il vint ensuite de gros coqs d'Inde, symbole de l'orgueil & de la bêtise, qui se rengorgeaient en devenant rouges comme le feu: plus on les fiffait, plus ils se gonflaient, & plus ils s'égoiffaient en criant *gloux, gloux, gloux, gloux, gloux, gloux, gloux, gloux, gloux, gloux*: ce qui déplut davantage à Candor, ce fut un jeune sanfonnet qui se débattait si horriblement, qu'il semblaient tomber du haut mal; il y avait aussi des pintades, dont le *pia pia* monotone & continuél lui parut insupportable.

Après que cette grande volée fut disparue, on en vit venir une autre de perroquets & de pèruches, moins graves que ceux qui les avaient précédés, mais qui bavardaient tous à la fois & si insupportablement, que le Prince avoit beaucoup de peine à

rester jusqu'à la fin & qu'il aurait abandonné tous ces fots animaux, sans un singe qui se trouva dans la troupe, & qui lui fit assez de plaisir par ses grimaces & ses gentilleses.

Le lendemain on conduisit Candor dans un autre spectacle, dont il fut plus satisfait, quoique les Intendants de ses menus plaisirs lui eussent assuré que ces farces ne méritaient pas l'attention de son Altesse Royale.

On fit d'abord paraître quelques animaux étrangers, qui étonnerent le Prince, lorsqu'on lui dit que personne ne leur avait appris leur leçon, & qu'ils tiraient d'eux-mêmes tous les tours qu'ils faisaient pour divertir le public; mais celui qui fit le plus de plaisir à Candor, fut un vieux singe tout pétri de graces & de gentilleses, & qui par sa grande adresse ne l'amusa pas moins que celui de la veille.

Après cette scene qui divertit beaucoup le Prince, on le régala d'un concert délicieux, composé de deux fau-

vettes, dont les voix légères parurent l'enchanter tour-à-tour: un rossignol qui leur succéda, ne lui fit pas moins de plaisir par la douceur de ses accens; mais ce qui le ravit d'admiration, fut un gros coquin de merle, dont la voix sonore & flatteuse portait le plaisir & la joie dans tous les sens. Candor applaudit encore une petite linotte vive, étourdie, qui paraissait avoir été élevée à la brochette, & qui venait manger dans la main: il fut même assez content de quelques vieilles poules qui coquetaient encore assez bien; & il serait sorti assez content, si on ne se fut avisé de le congédier par un ballet de chauve-fouris, qui firent fuir tout le monde, dès qu'elles commencèrent à déployer leurs ailes.

On attendait avec impatience la surprise que Candor témoignerait au magnifique spectacle, qu'on avait eu

H v

foin de lui réserver pour le troisieme jour; il n'en avait à la vérité nulle idée, parce que sa sage Gouvernante, qui n'avait pas voulu qu'il en prit de fausses dans son enfance, avait évité de mettre sous ses yeux des choses ridicules, sans vraisemblance, sans goût, & qui ne parlaient ni au cœur ni à l'esprit.

La cage où l'on voyait l'animal rare que l'on avait tant vanté à Candor, était toute neuve: le dehors lui en parut assez bien, non par sa disposition qui était contre toute proportion reçue, mais par les ornemens dont un habile Sculpteur avait bien voulu l'embellir; le dedans mal décoré & peint d'une couleur sale, déplut absolument à Candor; mais lorsque ce Prince leva la tête, & qu'il vit un plafond peint avec de l'ochre & de la fuye, & deux gros vilains ramoneurs prêts à lui tomber sur la tête, il baissa les yeux, & ne voulut jamais les lever davan- tage.

C'est une chose bien ridicule, dit-il en lui-même, que de loger dans un lieu si sale & si triste, des animaux aussi curieux que ceux dont on m'a parlé, c'est vraisemblablement pour les faire trouver plus beaux. Comme il faisait ces réflexions, on leva le rideau, & Candor fut tout-à-coup assourdi des hurlemens du monstre qui s'offrit à ses yeux: quoiqu'il fut couvert de brocards d'or, il était aisé de voir que ses membres étaient étiques, & ne tenaient en rien les uns aux autres, aussi ne les faisait-on mouvoir qu'à force de leviers & de machines; & leurs mouvemens étaient si lents & si mal assortis, que leur maladresse laissait à chaque instant voir les ressorts qui les faisaient mouvoir; il ne poussait que de tristes & longs mugissemens: il se débattait en vain, il imprimait l'horreur sans pouvoir exciter la pitié; & lorsque ses convulsions l'avaient quitté, ses plaintes plus

traînantes & plus langoureuſes, n'inspi-
raient que l'ennui par leur triste mo-
notonie.

Le Prince allait quitter un lieu où
il craignait de se démettre la machoi-
re à force de bâiller, lorsqu'il s'apper-
çut que le monstre, tout languissant
qu'il était, remuait encore assez bien
les jambes : aussitôt des Nymphes, des
Naiades & des bergeres qui tombe-
rent des nues, vinrent l'enchaîner avec
des fleurs.

Candor parut en désirer quelques-
unes ; mais il perdit bientôt cette en-
vie, lorsqu'on l'eût assuré que toutes
les fleurs qu'elles portaient étaient
empoisonnées : à la bonne heure, dit-
il, si les poisons qu'elles portent, pou-
vaient assoupir le monstre ; mais il me
paraît qu'au lieu de l'enchaîner pour
arrêter ses pas, il ferait beaucoup
mieux de lui mettre un baillon pour
empêcher ses hurlemens.

Les vieux courtisans qui étaient fort
attachés à leur vieux monstre, fron-

cerent le sourcil à ces paroles; mais les jeunes-gens, dont les oreilles étaient accoutumées aux sons mélodieux des oiseaux étrangers, sur-tout depuis qu'ils avaient un nouveau maître qui leur apprenait à siffler des airs charmans; tous les jeunes Seigneurs, dis-je, applaudirent aux observations de Candor, qui promit que les oiseaux favoris ne seraient plus obligés par la suite de partager avec le grand monstre la graine qu'on venait leur jeter pour leur nourriture, à condition cependant qu'ils n'apprendraient plus des chansons de mort ou des chansons mortelles, ce qui revient au même, & qu'ils laisseraient aux paons, aux dindons & au grand monstre, le droit d'attrister & d'ennuyer ses sujets.

Le Prince approuva encore l'établissement des Jardins publics, où l'on dansait en plein air: il trouva cet amusement beaucoup plus salutaire pendant les chaleurs de l'été, que l'usage

de s'enfermer trois heures pour respirer le mauvais air, le principe de mille maladies, en s'imbibant de la sueur & des exhalaisons de ses voisins, dans des salles enfumées qu'il se promet bien de faire fermer à l'avenir pendant quatre mois de l'année, comme le faisaient depuis long-tems ses voisins, quoique leur pays fût plus au Nord que le sien.

CHAPITRE XIX.

Le Vengeance.

L Le bon Roi Félix aurait bien voulu que les fêtes, que Candor avait données pour sa convalescence, eussent été celles des nœces de ce cher fils; mais le jeune Prince n'avait jusqu'alors montré que de l'indifférence pour le mariage.

L'usage n'était pas d'aller chercher chez les peuples étrangers pour le Roi

de Félicie, une épouse que l'on croyait trouver dans son royaume: quoiqu'une seule pût obtenir cet honneur, toutes pouvaient y prétendre; & cette préférence, quelque incertaine qu'elle était, ne laissait pas que d'engager toutes les Dames à la mériter.

Il est aisé de s'imaginer du moins, qu'aucune n'avait négligé les moyens qu'elle avait cru propres à obtenir le cœur de Candor; mais celles qui avaient cru faire le plus de progrès, étaient justement celles qui s'en étaient le plus éloignées.

Le jeune Prince n'avait éprouvé que de la répugnance pour l'orgueil des prudes, de la pitié pour les caprices des coquettes, de la haine pour la fausseté des dévotes, de l'ennui pour toutes celles qui cherchaient à plaire sans aimer.

Comme aucunes des prétendantes ne pouvaient s'imaginer que l'éloignement de Candor pût être le fait de la simple indifférence, on lui supposait

le cœur préoccupé de quelqu'inclination secrète, & chacune se croyait une rivale sans sçavoir sur laquelle arrêter ses soupçons, mais seulement pour la consolation de son amour propre.

Celle en faveur de qui l'on pouvait rétinir le plus d'apparence, était cependant la belle récluse du temple de Pudor; mais on était loin de supposer les sentimens que son cœur renfermait pour le Prince; ils ne tardèrent pas à se développer: un événement funeste qui fit connaître plus que jamais la justice de Candor, fournit à cette méchante femme l'occasion d'éclater.

On a dit que les Facards & leurs antagonistes s'en étaient allés boitant de tous côtés: le Général de ces derniers n'avait jamais pu retrouver son chemin; il s'étoit fourvoyé dans des rues écartées, & y avait été trouvé le lendemain assassiné de trois coups de poignard: chacun selon l'usage tirait

différentes conséquences de ce meurtre; mais dans une ville aussi bien policée que l'était la Capitale de la Félicie, on ne pouvait être long-tems à en découvrir l'auteur: il fut d'autant plus facile à trouver, qu'il ne cherchait point à se cacher, & qu'il avait déclaré devant plusieurs témoins qu'il avait commis cette action qu'il méditait depuis plus de vingt années.

Il fut arrêté & conduit devant Candor, qui lui demanda quelle raison avait pu le porter à commettre un tel crime; la vengeance, répondit le coupable sans s'émouvoir? Il y a vingt ans que les gens de qui je n'ignore pas qu'on vous a déjà parlé, voulurent s'emparer d'un petit Domaine qui appartenait à mon pere: malgré tous leurs artifices, ils ne purent prouver leurs droits, & nous fûmes conservés dans l'héritage de nos ayeux: furieux d'avoir succombé dans leurs injustes demandes, ils aposterent deux scélérats qui attendirent mon pere comme il s'en

revenait à sa maison, & le poignarderent dans l'obscurité de la nuit; ils furent arrêtés, & confesserent dans les tourmens que le crime qu'ils avaient commis, leur avait été suggéré par leur chef qui leur avait promis une somme considérable après qu'ils l'auraient exécuté: le fait fut avéré, mais le Souverain Pontife redemanda le coupable, comme ayant seul le droit de décider de son sort; il fut remis entre ses mains, & on se contenta de faire périr les instrumens du crime; & le bras qui les avait fait agir, demeura impuni.

Mes ennemis enhardis par cette impunité, recommencerent à faire valoir leurs prétentions sur notre Domaine. J'étais dans l'enfance, personne n'osa prendre ma défense: après l'exemple dont on venait d'être témoin, chacun craignait le sort funeste de mon Pere. Après l'avoir vu assassiné, je fus chassé de son héritage, & réduit aux dernières extrémités; mais l'esprit de la

vengeance m'a soutenu contre l'horreur de la misère: j'ai appris à faire des babouches pour subsister, lorsque je pouvais vivre d'une fortune assez considérable dans l'héritage de mes ayeux.

Cependant la perte de mes biens m'a causé peu de regrets: je n'ai été sensible qu'à la mort cruelle d'un Pere que j'adorais. Sans cesse je le voyais percé de coups; cette funeste idée a pendant vingt années nourri la rage dans le fond de mon cœur. C'est un supplice continuel est plus terrible, que celui qui m'est destiné: il ne faut donc qu'abréger une vie que je déteste, & que je n'ai conservée que dans l'espoir de la vengeance.

Malheureux, dit Candor au coupable, ne fallait-il pas mieux avoir recours aux Loix? Ah, Seigneur! reprit le faiseur de babouches, elles m'ont trahi comme tous les infortunés: -- ne pouvais-tu donc t'adresser à mon Pere, insista le Prince? -- Jamais on

ne m'a permis d'en approcher: les amis de mes adversaires ont toujours sçu étouffer mes plaintes, avant qu'elles parvinssent à l'oreille du plus juste des Monarques; — & tu m'assures que l'homme qui vient d'être la victime de ta vengeance, n'avait subi aucune punition pour la sienne: — pardonnez-moi, Seigneur, il fut interdit pendant trois jours des fonctions de son ministère, & jouit en paix le reste de sa vie des biens qu'il avait acquis au prix du sang. Eh bien, malheureux, dit Candor, tu ne seras pas puni moins rigoureusement, tu jouiras aussi de tous ses revenus; mais je te défends de faire des babouches le reste de tes jours.

Ce jugement austere, mais rempli d'équité, fut approuvé des ames justes: les esprits faibles le trouverent trop sévere contre ceux qu'il condamnait; & leurs partisans crièrent à l'impiété, & menacerent l'Empire de tous les fléaux du Ciel; de leur côté les Facards qui n'avaient pas encore digéré

les huitres de Vexata, n'attendaient qu'un instant favorable pour soulever l'Empire contre un Prince, qui ne paraissait pas disposé à les laisser jouir long-tems des moyens odieux dont ils s'étaient servis jusqu'alors pour abuser le peuple.

Les Facards avaient à la vérité toujours été les rivaux & les ennemis des Falcifistes; mais leurs animosités particulieres céderent en cette occasion à la haine commune. *Divisés d'intérêts, mais par le crime unis*, ils associerent leur rage; & pour assurer leur vengeance, ils se servirent d'une femme qui nourrissait dans son coeur le ressentiment profond d'avoir vu ses charmes méprisés par Candor.

Il était impossible que ce Prince pût échapper aux trames odieuses de pareils ennemis: s'ils eussent osé secrètement attenter à sa vie, quelque sujet fidele aurait pu découvrir leur trahison, & leur complot abominable serait tombé sur eux-mêmes; mais il

leur fallait une vengeance plus certaine & plus éclatante: ils voulaient qu'il fût la victime des mêmes Loix, auxquelles il avait rendu leur première vigueur, & que sa mémoire devint l'opprobre des peuples, comme sa personne en avait été l'adoration.

Nous avons dit avec quelle rigueur étaient punis ceux qui osaient profaner le temple sacré de Pudor. Le vertueux Candor avait engagé son père à renouveler ces Loix sévères, en déclarant que personne ne pourrait s'y soustraire: il était loin de penser qu'il ferait accusé le premier de les avoir violées.

Cette même Blandine qu'il avait honorée de sa protection, qu'il avait comblée de ses bontés, osa se porter l'accusatrice de son vertueux bienfaiteur. Cette femme, ou plutôt cette furie sous la figure d'une Grace, excitée par les Facards & par son amour propre outragé, accusa le Prince Candor de l'avoir séduite en lui promet-

tant de partager son trône avec elle, d'avoir obtenu ses faveurs sous cette promesse le jour qu'il était venu la visiter; & pour prouver ce qu'elle avançait, elle déclara qu'elle portait dans son sein le fruit de cette coupable séduction.

A cette terrible accusation, le bon Roi Félix frémit, les Sages s'indignèrent, les peuples furent consternés, les Facards déchirèrent leurs robes, parce qu'ils ne pouvaient pas moins faire: Candor & sa gouvernante conservèrent seuls cette tranquillité que donne l'innocence; mais il leur était difficile, ou plutôt impossible de la prouver.

Il était certain qu'aucun autre homme n'avait pénétré dans le temple: la simple déposition de Blandine, qui suffisait dans ces sortes de cas, était encore appuyée de plusieurs témoignages; & Candor ne répondait autre chose, sinon qu'il convenait que toutes les apparences étaient contre lui; & que si les preuves leur étaient con-

formes, il fallait bien qu'il se soumit à la rigueur de la Loi, puisque son désaveu ne pouvait suffire à sa justification.

Dolcina de son côté, se contentait de dire qu'elle espérait que le Ciel un jour ferait connaître la vérité qui se découvre tôt ou tard.

Tandis que le bon Roi Felix était au désespoir de voir cette indifférence stoïque, il n'ignorait pas que si son fils était coupable, il ne pouvait le sauver de la rigueur des loix: c'était l'usage dans ce pays, que les loix étaient au-dessus du Prince même; pour l'y soustraire, Felix résolut d'abdiquer son pouvoir, & de mettre la tête de son cher fils à l'abri de sa couronne: il lui restait encore ce moyen de le sauver, mais les Falcifistes qui s'étaient introduits dans le Conseil, s'opposèrent à cette résignation, & déclarèrent que le Prince Candor ne pouvait être leur Souverain, même
après

après la mort de son Pere, puisqu'il n'avait point rempli le tems indiqué pour les epreuves.

Tandis que les Falcifistes s'opposaient à l'abdication de Felix, les Farcards pressaient la condamnation de son fils, qui avait absolument voulu se livrer entre les mains de ses ennemis, & qui s'était volontairement enfermé dans la prison du temple de Pudor, où il avait demandé pour toute faveur, qu'on lui permit d'emmener sa gouvernante.

L'espèce d'aveu qu'il semblait faire de son crime par son silence, avait glacé tous les peuples; & son obstination à se laisser condamner sans se défendre, faisait triompher ses ennemis: on n'attendait que le moment de l'accouchement de Blandine pour dernière conviction; & le jour n'en était pas éloigné.

Le fils qu'elle mit au monde fut le témoin irrécusable qui déposa contre

l'innocence de Candor; & ce Prince, fans avoir voulu avancer un seul mot pour sa défense, pressa lui-même l'arrêt qui devait être prononcé contre le crime qui lui était imputé.

Les Magistrats, qui n'étaient pas moins affligés que le peuple, cherchèrent envain des moyens d'é luder la loi, & d'autoriser Félix à donner la grace au coupable, le seul qu'il ne pouvait sauver; mais Candor s'opiniâtra constamment à subir toute la rigueur des loix.

Nous épargnerons aux cœurs sensibles tous les détails qui ne serviraient qu'à les attendrir sur la perte d'un si bon Prince; & je ne leur ferai point éprouver les douleurs qui déchirèrent le coeur du meilleur des Monarques, jusqu'au moment qui devait lui enlever le fils le plus tendre, le plus sage, le plus vertueux, le Prince enfin le plus accompli, & sur lequel un Pere pouvait fonder les plus grandes espérances, qu'une faute de jeunesse, un

instant de faiblesse, ravissait à celle de tous les peuples.

Je ne dirai qu'un mot pour prouver à quel point ce Prince charmant, & digne d'un meilleur sort, était adoré de ses sujets: malgré cette curiosité insurmontable, qui conduit toujours en foule le peuple avide d'événemens, il ne se trouva personne dans les rues, lorsque l'on conduisit le malheureux Candor au lieu de son supplice: chacun retiré dans l'intérieur des maisons, s'y livrait à la vive affliction dont il était pénétré. Les seuls partisans des Facards & des Falcifistes, remplissaient la place publique; car la superstition rend cruel.

Cependant l'infortuné Candor s'avavançait d'un pas ferme & d'un air ferme. Dolcina, sa chere gouvernante, qui avait obtenu la permission de le suivre, ne montrait pas un visage moins tranquille: on eût dit que l'un & l'autre marchaient au triomphe: leur conte-

nance noble & majestueuse en im-
 fait même à leurs ennemis; & plu-
 sieurs de ceux que les déclamations
 continuelles des Facards avaient excité
 contre Candor, sentoient leur coeur
 s'émouvoir en faveur de ce Prince in-
 fortuné. Les gardes qui assistaient à
 ce spectacle funèbre, ne pouvaient re-
 tenir leurs sanglots: leurs larmes tom-
 baient abondamment sur leurs armes;
 & les pleurs commençaient à couler
 des yeux même de ceux qui étaient
 venus pour se repaître de son supplice.

Les regrets de sa perte excitaient dé-
 ja les murmures dans la place, lors-
 que Dolcina, qui était montée avec
 Candor jusques sur le bucher, voyant
 que les flambeaux étaient préparés, &
 qu'un instant allait consumer ce qu'elle
 avait de plus cher, étendit la main
 pour demander d'être écoutée.

Le plus profond silence suivit ce
 geste, tant on était avide de saisir
 le moindre prétexte, pour sauver le
 malheureux Candor.

„Peuples, dit la gouvernante avec
 „cette assurance qui s'empare de
 „tous les coeurs, Candor a dédaigné
 „jusqu'à ce moment de préférer une
 „parole pour sa défense, elles eussent
 „été superflues: vous n'avez besoin
 „vous-même que de jeter les yeux
 „sur la personne pour connaître son
 „innocence, & l'odieuse imposture de
 „ses accusateurs: en disant ces mots,
 elle ouvre la veste de Candor, &
 montre au peuple assemblé le sein de
 la plus belle fille qui jamais aît pu
 s'offrir aux yeux: „regardez, dit-elle,
 „l'auteur de la séduction de l'inno-
 „cente Blandine, & de la profanation
 „du temple de la Déesse; le coupable
 „accusé par les Facards n'est autre que
 „la fille de votre Roi que j'ai cru pou-
 „voir substituer à son fils, d'abord
 „sans autre dessein que de tromper la
 „douleur de ce bon Prince: les ver-
 „tus qui se sont ensuite découvertes
 „chaque jour en elle, & qui ne se

„font jamais démenties, m'ont engagé à
 „soutenir cette supposition; je me suis
 „flattée de pouvoir vous prouver que
 „les femmes possèdent quelquefois des
 „qualités dignes de rendre un Etat heu-
 „reux & florissant, & de vous appren-
 „dre que la vertu n'a point de sexe.“
 Dolcina allait rappeler tous les traits
 de sagesse, de bienfaisance & d'hu-
 manité qui avaient caractérisé la con-
 duite de sa chere fille, mais on ne lui
 en donna pas le tems. *Vive la Prin-*
cesse, s'écria le peuple, qu'elle regne
 sur nous; qu'elle fasse la consolation
 du Roi son pere, de la vertueuse Dol-
 cina sa mere & le bonheur de la Fé-
 licie; que les imposteurs soient punis,
 & que leur secte coupable soit à ja-
 mais détruite.

A ces cris tumultueux, & à la vûe
 du sein de la Princesse, le Général
 des Falcifistes était tombé sur le Chef
 des Facards, qui avait renversé le
 Prieur des Falcifistes, qui avait à son

tour fait cheoir le Visiteur des Facards dont la chute avait entraîné celle de ses voisins. Le Promoteur des Falcifistes avait précipité le Gardien des Facards, qui n'avait pas manqué d'entraîner avec lui le Chef des Novices, qui se chassant de proche en proche, avaient culbuté jusqu'au frere Coupechou.

Les gardes & le peuple tomberent sur ces coquins qui l'avaient conduite à la mort, qui furent à l'instant garrottés & condamnés à être brûlés hors de la ville de peur d'infecter l'assemblée.

La Princesse & sa respectable gouvernante furent reconduites au Palais au milieu des acclamations du peuple, & rendues au bon Roi Félix qui faillit expirer de joie, en apprenant ce qui venait de se passer: il approuva les transports de ses sujets, en désignant sa fille pour lui succé-

der. Les Magistrats confirmerent cette déclaration: la loi qui excluait les femmes du trône, fut abrogée. La Princesse Candor ne la fit jamais regretter; & lorsque son Pere cessa de vivre, il fut aussi content qu'on peut l'être quand on meurt, de laisser un successeur si digne de faire le bonheur de son peuple.

Le premier usage que la Princesse fit de son pouvoir, fut de pardonner à Blandine, qui ne jouit pas long-tems de cette clémence, puisqu'elle mourut de dépit de n'avoir pu se venger.

Pour les Féliciens, ils n'avaient jamais été plus heureux, que lorsque le Conseil eût décidé qu'ils seraient délivrés des Facards, des Otioses, des Falcifistes, des Fétides, & de toute leur séquelle, & que la Princesse eût fait écheniller ses Etats de tous ces infectes qui les dévoraient, sa douceur & sa bienfaisance se firent alors sentir partout; & ceux qui d'abord avaient

le plus blâmé l'innovation, l'approuverent par la suite, & se réduisirent à dire que pour être heureux, il ne faut pas toujours être un enfant légitime.

CHAPITRE XX.

Le Mariage.

CONCLUSION.

Votre Excellence comprend facilement, dit la favorite au premier Ministre, que l'on peut, pour bien gouverner un peuple, se passer de l'être soi-même par un mari qui le ferait à son tour par quelqu'Ostrogot, comme j'ai eu l'honneur de vous le faire observer avant la lecture de cette histoire très-véritable, & qui ne manquera pas de confirmer la Reine dans ses dispositions célibataires, &

qui suffiraient pour *motiver* ses refus à son peuple, si Sa Majesté voulait la faire imprimer chez Lambert, sur beau papier d'Hollande, avec des vignettes d'Eisen & de Longueil, pour en envoyer un bel exemplaire à votre Prince des Margajas, & lui faire voir... Je ne dispute point sur le mérite & le sens de votre histoire, interrompit le Ministre; mais j'ajouterai seulement que je possède un manuscrit qui prouve incontestablement que la Reine des Feliciens ne demeurera pas toujours dans l'état où vous venez de la laisser; & si vous voulez me donner un quart-d'heure d'audience avec la permission de l'auguste Trapue... Volontiers, dit la Reine, je vous laisse ensemble régler cette affaire.

Elle se retira dans son boudoir pour achever avec son grand Passe-partout la conversation qu'il avait entamée pendant la lecture de la favorite, que le premier Ministre emmena dans son cabinet, où il lui remit un papier qui

contenait ces mots. „La réputation
 „de la Reine ayant fait désirer son
 „alliance à un Prince étranger, ce
 „Prince prit le parti de s'adresser à
 „sa favorite, à laquelle il offrit une
 „pension de mille Dariques d'or, &
 „qu'il maria par la suite à un jeune
 „Prince très-aimable, très-riche, très-
 „puissant, & même son allié.

Je commence à comprendre, dit la
 favorite, après avoir lu, que la Reine
 aurait eu grand tort de refuser un
 Prince si généreux: je vois que votre
 dénouement vaut beaucoup mieux
 que le mien; & je saisis le sens de
 votre version, que je promets de fai-
 re adopter à la Reine, pourvu que
 son Passe-partout ne soit point ré-
 formé. Au contraire, répondit le
 Ministre, comme son Etat doit être
 beaucoup plus considérable après le
 mariage, je me fais fort d'établir à
 son service douze charges de Passe-
 partouts, toujours en exercice, sans
 compter les surnuméraires: voilà ce

qui s'appelle un train de Reine, interrompit la favorite; je vous réponds sur ce pied-là de sa résignation au mariage.

En effet Trapue, dont le caractère était la douceur même, convint qu'on pouvait épouser un Prince Margajat quand il donnait douze Passe-partouts; cet usage s'est toujours conservé depuis au Royaume des Topinamboux, & même dans quelques autres pays.

F I N.



er-
nds
na-
ere
on
ajat
ar-
er-
m-
res



108995



AB-108995

S

X266 5471

DL 3784 $\frac{9}{20}$



Jullien, Jean Auguste
TRAPUE,
REINE
DES TOPINAMBOUX,
OU
LA MAITRESSE FEMME;
CONTE.

J. Auguste Jullien
libr.

